



— CLASSES PRESSE 2019 —

75^e ANNIVERSAIRE

DU DÉBARQUEMENT



LA PRESSE
DE LA MANCHE


LA MANCHE
CONSEIL DÉPARTEMENTAL

ouest france


académie
Caennaise
direction des services
départementaux
de l'éducation nationale
Manche


Enseignement
Catholique
de la Manche

CLEMI
Le centre pour l'éducation
aux médias et à l'information

75 ans après, la mémoire vive...

À QUELQUES JOURS des commémorations du 75^e anniversaire du Débarquement, l'événement est dans tous les esprits dans la Manche, département qui fut en première ligne ce 6 juin 1944.

Le thème du concours Classes-presse de cette année ne pouvait donc pas échapper à cet anniversaire, d'autant qu'il est probablement l'un des derniers où nous aurons la chance d'accueillir des vétérans et de recueillir leurs témoignages si précieux.

De la grande Histoire à l'histoire familiale

Les élèves de 4^e ou 3^e se sont prêtés d'autant plus avec enthousiasme à l'exercice cette année qu'ils ont, en enquêtant, tels de « vrais » journalistes, découvert ou redécouvert, à travers la grande Histoire, une histoire plus locale, voire parfois familiale.

De la frayeur des bombardements à la joie de la Libération, les Normands de 1944 ont vécu l'événement avant la France entière : des avions et largages qui illuminaient le ciel « comme un feu d'artifice », les Américains et leurs chewing-gums, la déroute des Allemands, lançant parfois cruellement leurs dernières rafales sanglantes...

Avec bienveillance, les élèves apprentis journalistes ont recueilli la parole de leurs aînés, découvrant des souvenirs émouvants et des histoires parfois surprenantes. Ainsi, saviez-vous qu'à Siouville, les habitants ont démonté pierre par pierre le clocher de leur église pour le préserver des bombardements ? Connaissez-vous l'histoire incroyable du Carentanais Jean-Baptiste Feuille, qui intégra une unité américaine à l'âge de 13 ans ? Saviez-vous que Churchill et Eisenhower avaient séjourné



→ Les élèves de 3^e 3 du collège Le Ferronay de Cherbourg peuvent être fiers de leur travail. Parrainés par la journaliste de La Presse de la Manche Géraldine Lebourgeois, ils décrochent le premier prix du concours Classes-Presse 2019.

au château des Mares à Saint-Sauveur-Lendelin ? Ou encore que les Allemands donnaient des concerts dans leur camp de prisonniers à Foucarville ?

La Manche, terre de Mémoire

Grâce à ce supplément Classes-presse, à travers les articles de collégiens appliqués, vous allez redécouvrir un pan de notre histoire locale. D'Avranches à Cherbourg, en

passant bien évidemment par Sainte-Mère, Carentan et les plages du Débarquement, c'est tout un territoire qui est encore marqué par les stigmates de cette Libération, aussi violente que salvatrice.

Terre de mémoire, la Manche cultive cet attrait : des musées, des associations de reconstituteurs, des bénévoles passionnés, impliqués, sont aussi mis en lumière dans les articles des élèves.

Plus que jamais, cet échange

intergénérationnel entre des collégiens et leurs aînés était important à l'aube du 75^e anniversaire du D-Day. Comme l'a dit Jean-Baptiste Feuille aux collégiens qui sont venus à sa rencontre : « Que les générations futures n'oublient jamais ceux qui ont permis que l'on se voie aujourd'hui. [...] Les jeunes soldats alliés ont payé très cher, et il ne faut pas les oublier. Ça me réjouit de voir les jeunes d'aujourd'hui s'intéresser à ce qu'il s'est passé il y a

75 ans ! »

La transmission de cette mémoire encore vive était essen-

tielle... pour que vive la mémoire.

Mélanie NIGER

LE PALMARÈS

1^{er} prix - Conseil départemental : Aya Boutouala, Maëlys Chasle, Ludvine Joret, Kassandra Lamache, Loane Lebatteur, Alexandre Lefèvre, Héloïse Taisne, collège Le Ferronay, Cherbourg-en-Cotentin, pour l'article « Des civils dans la tourmente »

2^e prix - La Presse de la Manche : Alicia Christine, Louis Tollermer, Paul Laurence, collège Notre-Dame, Carentan-les-Marais, pour l'article « L'incroyable histoire de Jean-Baptiste Feuille »

3^e prix - Ouest-France : Gabrielle Faurie et Lisa Robic, collège Saint-Joseph, Villedieu-les-Poêles, pour l'article « Moi, bébé sous les bombardements »

Prix du jury Clémi : Eloïse Leroy, Coline Renée, Anaëlle Fleury, Thylann Le Bugle-Coupet, collège Tancrède de Hauteville, Saint Sauveur villages, pour l'article « Témoignage émouvant d'une femme qui a vécu la guerre »

Mention spéciale du jury : Nicola Bazin, collège Ingénieur-Cachin, Cherbourg-en-Cotentin, pour l'article « L'histoire méconnue du clocher de Siouville »

Prix de l'illustration : « Il y a 75 ans, la guerre n'était pas un jeu », collège Raymond-Queneau, Tessy-Bocage



→ À l'instar de notre collègue Carole Le Goff, qui parrainait les élèves du collège Cachin de Cherbourg, les journalistes de La Presse de la Manche et d'Ouest France sont intervenus auprès des collégiens participants pour leur prodiguer des conseils sur l'écriture d'un article.

Les collèges participants

- Collège Le Ferronay, Cherbourg, 3^e 3
- Collège Saint-Joseph, Cherbourg
- Collège Ingénieur-Cachin, Cherbourg
- Collège Bucaille-Charcot, Cherbourg
- Collège Raymond Le Corre, Équeurdreville, 4^e A
- Collège Notre-Dame, Carentan, 3^e Stockholm
- Collège Saint-Exupéry, Sainte-Mère-Église, 4^e B et 4^e C
- Collège Tancrède de Hauteville, St-Sauveur-Lendelin, 4^e C
- Collège Jean-Follain, Canisy
- Collège Raymond-Queneau, Tessy-Bocage, 4^e Vienne
- Collège Roland-Vaudatin, Gavray, 4^e Claudel
- Collège Le Moulin de Haut, Percy, 4^e B
- Collège Le Dinandier, Villedieu-les-Poêles
- Collège Saint-Joseph, Villedieu-les-Poêles, 4^e A et 4^e B

📍 **CHERBOURG. PREMIER PRIX D'ÉCRITURE : Ils avaient entre 7 et 14 ans au moment du Débarquement**

Des civils dans la tourmente



➔ Entrée de la rue Tour-Carrée, 1944.

EN FÉVRIER, des collégiens ont interrogé leurs grands-parents ainsi que des résidents des foyers-logements Le Vieux Château à Cherbourg et Les Myosotis à Tourlaville. Ils ont beaucoup appris sur le repli des civils et leur vécu durant la Libération.

« Ma mère ne voulait plus rester »

Au moment du Débarquement, des Cherbourgeois décident de prendre la route pour fuir les bombardements. Ils ont déjà connu celui de la plage Napoléon, le 24 juillet 1941. Marcel Billy, 82 ans, raconte : « J'avais déjà perdu mon frère et ma sœur. Ma mère ne voulait plus rester ». Sa famille s'en va

donc vers le Sud Manche. Mais les bombardements sont présents dans toute la région : « C'était comme s'ils nous suivaient ! », commente-t-il. Jeanine, 89 ans, évoque aussi l'évacuation de Caen :

« Les avions anglais nous mitraillaient. Dès qu'ils arrivaient, on se cachait dans les fossés. On attendait que ça passe... »

Lorsqu'un bombardement

était prévu, les civils étaient informés : « Nous étions prévenus par les Allemands, précise Marcel Billy, ça nous laissait le temps de fuir vers un autre village. »

« On nous a dit qu'on serait fusillés »

Ces gens parcouraient des kilomètres. Sans voiture, ils se déplaçaient à pied, parfois à vélo. Marcel Billy a traversé toute la Manche, et Jeanine est allée jusque dans le Maine-et-Loire en « à peu près un mois. » « Les Allemands sont venus un matin et nous ont dit que ceux qui seraient encore là à midi seraient fusillés, relate-t-elle. Des cultivateurs ont prêté à ma mère un cheval et une charrette. On a mis tout ce qu'on pouvait dessus, et on est partis avec nos affaires. Tout le monde s'en allait. On ne pouvait pas rester sur place. »

La vie quotidienne était difficile, surtout pour de jeunes enfants : « On couchait où on pouvait : dans des habitations, dans des granges, quelquefois même avec des matelas dehors, précise Jeanine. On avait attrapé des poux et ma mère avait dû brûler nos vêtements ».

« C'est une mémoire ter-



➔ Des résidents des Myosotis, Raymonde, Jeanine, Marguerite, Andrée, Jeanne, Simone et Marie-Thérèse, témoignent de leur vécu à l'été 1944.

rible », souligne Jeanine.

Des maisons détruites

Élément décisif de la bataille de Normandie, les bombardements ont causé de nombreux dégâts et pertes humaines. Certaines villes frappées étaient complètement détruites.

Hélène, de Tourlaville, raconte : « On est sortis de l'abri, on a voulu retourner chez nous : la maison était complètement démolie. » Raymonde, 12 ans à l'époque, habitait Ur-

ville-Nacqueville. « Il y a eu beaucoup de maisons détruites. Sur toutes les villas en bord de mer, il n'en est resté qu'une », déplore-t-elle.

Puis, émue, elle évoque son mari : « Il était réfugié près de Saint-Lô. Il a vu sa mère et ses deux petites sœurs tomber. Il a été marqué toute sa vie ! Il avait 10 ans, sa sœur en avait 8 et la toute petite était dans les bras de sa mère. »

Traumatisés...

Jeanine, dont le pensionnat a été détruit, se retrouve sur les

routes. Elle témoigne de visions d'horreur : « Quand on a évacué, on a vu des morts dans les fossés, des gens... Beaucoup d'animaux aussi : des chevaux, des vaches évanouies... Voir tout ça quand on a 14 ans... On a été traumatisés, vous ne pouvez pas imaginer ! »

Aya Boutouala, Maëlys Chasle, Ludvine Joret, Kassandra Lamache, Loane Lebatteur, Alexandre Lefèvre, Héloïse Taisne (c. Le Ferronay, Cherbourg)

📍 **GRÉVILLE. Marie-Madeleine était à l'hôpital quand sa famille a été décimée**

Mordue par une vipère, elle échappe à un bombardement

MARIE-MADELEINE LENEVEU, âgée de 19 ans en juin 1944, a perdu ses 8 frères et sœurs ainsi que ses parents dans un bombardement à Gréville-Hague. David Giot, son petit-fils, raconte son histoire.

Juste avant le 1^{er} juin 1944, Marie-Madeleine Leneveu, âgée de 19 ans, a été mordue par une vipère. Elle se trouve alors à l'hôpital maritime de Cherbourg. Elle est donc absente le jour du bombardement anglais sur Gréville. Elle y observe les bombardements sur Gréville, mais elle ne peut pas imaginer ce qui était en train de se jouer là-bas.

Une morsure de vipère l'a éloignée de son foyer. Quelques jours plus tard, sa famille disparaissait...

Ce sont les sœurs qui lui apprennent la terrible nouvelle : sa maison, située à 1 km à vol d'oiseau du Manoir du Dur Écu et à 600 m du bunker de Landemer, a été détruite par le

bombardement anglais. Au cours de cet assaut, toute sa famille réfugiée dans la cheminée a péri, puisqu'une bombe est tombée dans le conduit de la cheminée où ils se cachaient. Elle a perdu ses parents et ses 8 frères et sœurs, âgés de 21 à 3 ans.

Bouleversée, elle décide de se rendre à pied à Gréville. Elle veut voir sa mai-

son. Elle n'y retrouve que des ruines, et y dort pourtant pendant plusieurs nuits, pour passer un dernier moment dans ce lieu où elle a vécu heureuse, il y a encore si peu de temps.

Détruire les postes d'écoute

Les Anglais avaient pour but d'anéantir les postes d'écoute

et de transmission situés à Landemer et à proximité du manoir de Dur Écu.

Ces blockhaus avaient un rôle stratégique et pouvaient transmettre les positions des bateaux alliés aux Allemands. Les aviateurs anglais voulaient les détruire pour augmenter les chances de réussite du Débarquement, qui allait avoir lieu très prochainement.

Après cet épisode, Marie-Madeleine part à Paris pour faire des études dans le domaine médical. C'est là qu'elle tombe follement amoureuse d'un soldat américain. De cet amour naîtra, en novembre 1945, le père de David Giot.

Avec la fin de la guerre, le soldat américain doit rentrer aux USA. Comme il l'avait promis à

Marie-Madeleine, il est revenu la chercher pour qu'elle aille vivre avec lui en Amérique. « Elle n'est pas repartie avec lui car entre-temps, elle avait épousé M. Giot, qui avait reconnu mon père », indique David Giot.

Après ses études à Paris, elle est revenue à Cherbourg, elle a travaillé à l'hôpital Pasteur, et elle a été une des premières à habiter dans les immeubles des tours du Casino.

Elle ne se rendait que très rarement à Gréville-Hague, pour fleurir la tombe de sa famille disparue. Sur les lieux du drame, il ne reste plus que quelques marches de la maison d'origine de Marie-Madeleine, une habitation neuve a été construite à cet emplacement.

Madame Leneveu est décédée en 2012. « Ma grand-mère a souhaité que ses cendres soient dispersées dans la chasse à côté de son ancienne maison, où elle a beaucoup joué avec ses frères et sœurs, un dernier hommage à ma famille disparue », raconte avec émotion son petit-fils.

Ismaël et Simon (c. Cachin, Cherbourg)



➔ Ismaël et Simon aux côtés de David Giot, devant le monument aux victimes en hommage à la famille Leneveu.



➔ De la maison d'origine de Marie-Madeleine à Gréville-Hague, il ne reste que les marches...

📍 **MARCHÉSIEUX. PRIX DU JURY : Témoignage émouvant d'une femme qui a vécu la guerre**

« On s'est dit, ça y est, c'est le Débarquement ! »



→ Thérèse le jour de sa communion, pendant l'Occupation allemande.

THÉRÈSE HÉBERT, habitante de Marchésieux, témoigne de ses terribles souvenirs du Débarquement, alors qu'elle n'a que 13 ans.

Thérèse Hébert est née le 3 octobre 1930 à Marchésieux. Pendant la guerre, elle vit avec ses parents et ses quatre frères et sœurs. À l'époque, elle se demande chaque jour ce qu'elle va devenir. « Quand on a entendu le matin que ça canardaït au loin, on s'est dit, ça y est, c'est le Débarquement », raconte Thérèse.

Couchés sur la paille dans une grange

Lors du Débarquement, « Teyette », comme tout le monde la surnomme, a dû quitter sa maison pour aller trouver refuge dans la grange de René Lepourry, « car elle était jugée plus sûre ». Ils étaient environ une quinzaine à s'entraider mutuellement face aux nombreux bombardements : Teyette et sa famille, René Lepourry, une fille et sa

maman ainsi que le curé. « Il nous faisait faire la prière tous les soirs », ajoute Teyette en riant.

Tout le monde s'endormait ensuite sur de la paille. « Au bout de trois semaines, nous sommes rentrés chez nous. »

Quand le quotidien devient un danger

Toute la famille dormait dans la grande salle dont le père avait protégé les fenêtres avec des planches pour éviter que les éclats d'obus ne rentrent. « Un jour, ma mère était partie étendre son linge et quand elle est repartie, un obus a explosé à la place où elle était quelques secondes avant, elle a frôlé la mort de si près ! »

Les cadeaux jetés à terre

« Le jour de ma communion, trois soldats ont débarqué pour dormir chez moi. La chambre réquisitionnée pour les Allemands était déjà prise,

alors ils ont jeté tous les cadeaux qui étaient sur la table pour s'y coucher. J'étais triste de la tournure qu'avait prise la soirée, qui était si importante pour moi. »

Sur la route de l'exode

« Le 17 juillet, un Allemand a dit à mon père qu'il fallait partir pour la sécurité de la famille, mais papa lui a répondu fièrement qu'il avait fait la guerre 14-18. Le soldat lui a fait remarquer qu'à cette époque, il n'avait pas de famille. »

Les Hébert décident donc de partir. Ils passent par Saint-Denis-le-Vêtu, Gavray, nourris par des centres d'accueil, puis à Montigny. « C'est là, à la mairie, que nous avons appris la mort de Pierre Desmeules, un ami dont la femme était enceinte. »

La famille reprend alors la route et trouve enfin refuge dans une ferme en Mayenne. Encore aujourd'hui, Thérèse a des frayeurs « quand j'entends un bouchon de cham-



→ Thérèse devant sa maison où elle a vécu le Débarquement, et où elle vit toujours.

pagne qui saute, je sursaute toujours. De même pour un avion qui est bruyant. Je sors toujours de ma maison, c'est devenu un réflexe pour me rassurer. »

Eloïe Leroy, Coline Renée, Anaëlle Fleury, Thylann Le Bugle-Coupet (c. de Hauteville, St-Sauveur)

📍 **CALVADOS. 3^E PRIX D'ÉCRITURE : Une promenade le 6 juin 44**

« Moi, bébé sous les bombardements »



→ Annette Faurie dans son jardin

ÂGÉE DE 9 MOIS, Annette Faurie et sa tante, Thérèse Legastelois, ont été sauvées par des soldats canadiens, à Varaville, lors du Débarquement en Normandie.

Annette, qui vit aujourd'hui à Mézidon Vallée d'Auge, dans le Calvados, nous raconte son histoire, 75 ans après.

Cachées pendant deux mois

Que vous est-il arrivé en juin 1944 ?

Le 5 juin 1944, ma tante, alors âgée de 18 ans, décide de m'emmener avec elle voir une de ses amies, dans le bourg de Varaville. Ma mère ne voulait pas qu'elle parte avec moi, à cause des rumeurs de Débar-

quement. Elle m'a quand même laissé partir car il fallait qu'elle travaille et n'avait personne pour me garder. Le 6 juin, on s'est donc retrouvées, ma tante et moi, âgée de 9 mois, sous les bombardements. Ma tante était totalement affolée, elle courait dans tous les sens. Des soldats canadiens nous ont sauvées et hébergées dans un bunker. Nous sommes restées avec eux et ne sommes rentrées chez nous qu'au bout de deux mois environ. Entre-temps, les soldats canadiens nous ont nourries.

Quelles étaient les conditions de vie ?

J'ai été nourrie avec du lait en conserve et des rations militaires.

Comment s'est passé le chemin du retour ?

Là, les Canadiens nous ont aidées à traverser les marais de Varaville qui avaient été inondés par les Allemands. Ils me portaient de temps en temps. Autrement, ma tante me soulevait à bout de bras pour éviter que je ne me noie. On allait dans les fermes pour avoir du lait et une fois, une fermière a refusé de nous en donner. En rentrant chez ma mère à Croissanville, j'étais très sale évidemment, et j'avais des boutons sur tout le corps, certainement dus à l'alimentation et au manque d'hygiène.

Qu'a ressenti votre mère quand elle a appris que vous étiez encore vivante ?

Quand elle m'a vue arriver,

elle était en train de traire une vache et elle a tout lâché. Elle a renversé le seau de lait, ce qui lui a valu des réprimandes de sa patronne. C'était un retour inespéré pour elle. Ma mère me pensait morte sous les bombardements avec ma tante.

Quelle était la relation entre votre mère et votre tante à la suite de cet événement ?

Ma maman était très fâchée contre sa sœur et lui a enlevé le bébé des bras. Puis, elles ont repris leur vie comme avant.

Comment avez-vous réagi en apprenant votre histoire ?

On me l'a racontée lorsque j'étais adolescente. Je devais avoir 17 ou 18 ans. J'ai trouvé que ma tante avait été très courageuse, elle n'avait que 18 ans et elle m'a sauvé la vie.

Gardez-vous des souvenirs de cette aventure ?

Oui, si je vais au cinéma voir un film de guerre, le bruit des avions et des obus me fait sauter.

Que ressentez-vous lorsque vous en parlez ?

Je me dis que si les soldats canadiens et ma tante n'avaient pas été là, je ne serais plus en vie aujourd'hui.

Avez-vous gardé des contacts avec les Canadiens qui vous ont sauvés ?

Malheureusement non, mais après la guerre, ils ont occupé la zone et c'est un Canadien qui m'a appris à marcher.

Gabrielle Faurie et Lisa Robic (c. St-Joseph, Villedieu)

📍 **MARGUERAY. Roger s'en souvient comme si c'était hier**

« On s'est demandé si on était libérés »



→ Roger Lemoine, au carrefour de l'Enseigne, avec une manivelle pour démarrer les chars.

75 ANS APRÈS, il vit toujours près du carrefour de l'Enseigne à Margueray dans la Manche. À 92 ans, Roger Lemoine nous raconte la bataille du carrefour de l'Enseigne comme si c'était hier.

« Ce matin du 2 août, le soleil est trop matinal, le ciel est trop bleu. Mon père décide donc de partir très tôt pour revenir à la ferme. » Les habitants redoutaient ces belles journées, synonymes de meilleure visibilité pour les aviateurs pour une éventuelle attaque.

Dans la maison des Lemoine, réquisitionnée par les Allemands, c'est le branle-bas de combat, on cherche à savoir ce qui se passe. Seuls les Allemands disent aux Lemoine de

partir : « Nein, Nein, partir schnell es ist gross danger. »

L'odeur du feu, l'odeur des cadavres

« Je pars au champ chercher les vaches avec mes parents, je rentre avec ma calèche, seul à la ferme. Soudain, sur le chemin du retour, je croise les Allemands, ils me guident direction Saint-Sever. Arrivé au carrefour des Vignes, on rencontre deux camions allemands victimes d'un accrochage. Les phares des camions éclairaient à courte distance, les accrochages étaient fréquents. « J'ai profité de cet accident pour m'enfuir avec ma calèche. »

« Des hauteurs où nous nous

trouvons, nous pouvons voir que la bataille du carrefour de l'Enseigne fait rage, tout le carrefour de l'Enseigne est en feu, l'odeur de ces incendies mêlée à l'odeur des cadavres de chevaux vient jusqu'à nous. »

Le lendemain, c'est pire. La bataille entre les Américains et les Allemands s'amplifie : « Douilles, armes abandonnées, carcasses de chars fumants... » Pour la famille Lemoine, c'est l'incertitude. « On s'est demandé si on était vraiment libérés. »

Dorian Hamel, Lucas Dambrosio-Bréard, Mathis Duclos, Lucas Hardy et Théo Leneuvre (c. Le Moulin de Haut, Percy)

📍 **MARTINVEST.** Le maréchal Rommel a tenu une conférence... dans leur salle à manger

Le jour où les Allemands sont arrivés à la ferme...

LE 18 JUIN 1940, André Le Goupil avait 9 ans lorsque des Allemands sont arrivés près de sa ferme natale, à Martinvast.

Vers midi, il était penché au bord de la fenêtre quand il a aperçu des soldats arriver. Il s'est réjoui en pensant que ces soldats étaient français, mais on l'a tiré en arrière juste avant qu'un obus vienne s'écraser sous ses yeux. Les Allemands étaient là.

Le fusil « rigolo »

Avec sa famille, ils sont tout d'abord allés se cacher dans un petit garage de la ferme, en entendant le cri strident des canons. Un peu plus tard, leurs voisins les Travers les ont rejoints, et ils se sont éloignés entre les champs, près de la rue Bergère. Ils se sont accroupis dans un fossé en attendant

que les bombardements se calment. Ils ont rebroussé chemin vers 18 h 30, lorsque la faim se fit sentir.

Une fois revenus, la mère d'André alla à l'étage où se trouvait un policier allemand. Les toilettes avaient été verrouillées de l'intérieur par les tremblements des bombardements. Le policier tira un coup de fusil appelé « rigolo » dans le haut de la porte, pensant qu'un soldat anglais ou français s'y cachait, mais personne ne s'y trouvait. Le matin même, le grand frère de 17 ans, Jean-Pierre, était parti à Carteret avec son oncle pour éventuellement gagner l'Angleterre.

Rommel vient faire conférence

Le lendemain, le maréchal Erwin Rommel, vedette alle-

mande, donnait une conférence dans la grande salle de la maison familiale.

Pendant ce temps, André et son frère se tenaient dans une chambre à l'étage. Ils devaient se tenir à carreau. Dans la cour se trouvaient une multitude de chars allemands. Toute la journée, ils ont fouillé la ferme pour vérifier qu'aucun soldat français ou anglais ne s'y cachait.

En 1944, la ferme fut libérée, quelques jours après le Débarquement, tandis qu'André et sa famille étaient à Mittois, dans le Calvados.

Ces quatre années d'occupation ont marqué à vie l'esprit d'André.

Camille Le Goupil, Salomé Jennet et Maya Corouge
(c. Bucaille-Charcot, Cherbourg)



→ André Le Goupil, 88 ans, devant sa ferme à Martinvast

📍 **HUDIMESNIL.** Eugénie avait 12 ans au Débarquement

« On se coulait sous les meubles pour ne pas être tués »

EUGÉNIE HERPE aurait pu mourir à l'âge de 12 ans, tuée par une bombe, mais heureusement, la bombe est tombée sur le bâtiment juste à côté.

12 ans en 1944

Elle a actuellement 87 ans. Pour raconter son histoire, elle s'installe dans sa chaleureuse salle à manger, juste devant sa cheminée. Elle raconte tout ce dont elle se souvient du Débarquement. Eugénie est née en 1932. Elle avait 12 ans quand le Débarquement a eu lieu en 1944. Elle habitait au Mesnil-Garnier, dans le village du Val au Grou. Pour s'aider, elle a cherché ses manuels d'école.

Elle a retrouvé les manuels de son enfance. Il y avait celui de français et d'histoire. Elle regarde quelques images, et se souvient.

Le bâtiment prend feu

Eugénie Herpe n'a jamais eu aussi peur de sa vie. C'était le 22 juin 1944 ; la bombe est tombée sur la grange juste à côté de sa maison qui, à cause de cela, a brûlé.

« On se coulait sous les meubles pour ne pas qu'on se fasse tuer, se souvient Eugénie. Il y avait beaucoup de bombardements. Il n'y en avait pas toutes les semaines, mais quand il y en avait, cela faisait très peur. Les soldats visaient principalement les ponts pour éviter que les Allemands s'échappent. Il y en avait de cachés partout ! Ils étaient cachés derrière les hangars, camouflés dans les buissons... »



→ Eugénie a ressorti ses cahiers d'école, et les souvenirs sont remontés avec...

« C'était comme ça »

Eugénie avait un fils, qui s'appelle Daniel. Il n'a pas su ce qu'avait vécu sa mère par elle-même, car elle ne le lui a pas raconté. « Il ne l'a pas appris avec moi parce que je savais qu'il allait l'apprendre à l'école, dans le chapitre Histoire de France. »

« La vie était vraiment très difficile. À partir du 15 juin 1944, on ne pouvait pas manger comme on le souhaitait, car il n'y avait pas assez à manger. C'était le moment de la guerre, c'était comme ça. Pas autrement. »

Eugénie, elle, n'est pas partie de sa maison. Cela ne servait à

rien vu qu'avec ses quatre frères et sœurs et ses parents, ils ne savaient pas où aller. Eugénie connaissait un père et un fils (ses voisins) qui sont partis et, en essayant de se camoufler dans des tranchées, se sont fait mitrailler et sont morts.

Eugénie n'a pas perdu beaucoup d'êtres chers. Elle était contente de pouvoir raconter son histoire. Elle espère que maintenant le Débarquement ne sera plus un simple petit événement pour toutes les personnes qui vont lire cet article.

Maureen et Claire-Line
(c. Follain, Canisy)

📍 **PONT-BROCARD.** Fusillé, Fernand a survécu !

« Mon père en sang au pied du mur »

FERNAND VATIN est résistant durant la Seconde Guerre mondiale. Il a été fusillé à Pont-Brocard dans la Manche le 28 juillet 1944 avec d'autres civils. Ce secrétaire général de la préfecture de la Manche est un miraculé. Il a survécu aux balles des Allemands. 75 ans après, son fils Jean-Jacques raconte. Les souvenirs sont à fleur de peau. Le récit est poignant.

Le soleil brillait pourtant

Ce jour de juillet 1944, la famille Vatin est invitée chez ses amis, les Deleval, au château du Bouillon. La propriété du XIX^e siècle est voisine de Pont-Brocard (NDLR : aujourd'hui Dangy), village du centre de la Manche occupé par les SS. Les Américains approchent du bourg.

Les deux familles et quelques domestiques s'empressent de courir voir ceux qui allaient les

libérer du joug allemand. Ils aident même un Américain à porter des renseignements à un groupe d'artilleurs posté à 100 mètres de là. Les SS, cachés dans la ferme du château, interrogent Fernand Vatin puis s'en vont.

Jean-Jacques Vatin se souvient très bien de cette journée d'été qui a marqué pour toujours le gamin de 8 ans qu'il était : « le soleil brillait dans un azur sans taches ».

Les SS reviennent

Pendant le déjeuner, les SS reviennent, et embarquent sept personnes, dont Fernand Vatin et M. Deleval. Ils sont accusés de terrorisme. Fernand Vatin, qui parle couramment allemand, leur dit qu'il n'y a pas de terroristes ici. Peine perdue, les Allemands ne veulent rien entendre.

La panique s'empare du groupe. Les SS les mènent au milieu de la cour, prennent une

mitrailleuse et tirent. « Ils tiraient n'importe comment », raconte Jean-Jacques Vatin. Son père est touché : une balle traverse sa mâchoire et trois autres ses vêtements. M. Deleval quant à lui reçoit un projectile au tibia et le chien une balle dans la croupe.

À ce moment précis, un obus, sûrement américain, s'écrase au milieu de la cour, tuant les Allemands qui tiraient. « J'ai vu mon père en sang au pied du mur », confie Jean-Jacques Vatin.

« Cette image restera gravée dans ma mémoire à jamais. »

Les survivants se lancent dans une course effrénée à travers champs. À bout de forces, ils seront soignés par les Américains.

La mémoire

Un témoignage si précis ne pourrait pas exister sans les multitudes de notes écrites par Fernand Vatin tout au long de la guerre, et précieusement conservées par son fils. Son histoire relève du miracle.

Comment nous fûmes fusillés (Fernand Vatin) aux éditions A. Lemasson relate en détail ce qui s'est passé ce 28 juillet 1944 dans la vallée de la Souilles. De plus, Jean-Jacques Vatin est en train d'écrire un livre relatant toute la vie de son père.



→ Jean-Jacques Vatin conserve ses précieux souvenirs et prépare un livre sur l'histoire de son père.

Paul, Thibaut et Ugolin
(c. Follain, Canisy)

📍 **GAVRAY.** À 7 ans, il a vécu les bombardements et l'exode

Eugène a failli brûler dans une église

ÂGÉ DE 83 ANS AUJOURD'HUI, Eugène Mourrocq est arrivé il y a deux ans à Gavray. Prêtre à la retraite, il avait 7 ans lors du Débarquement, en 1944. Cet homme dynamique et souriant aux yeux malicieux et rieurs habite désormais au presbytère de Gavray.

Le 6 juin 1944 : un village pris en otage

Lors du Débarquement, Eugène Mourrocq vivait à Saint-Georges-Montcocq, près de Saint-Lô, avec ses trois frères et ses trois sœurs. Un bataillon allemand occupait sa commune et était hébergé dans les fermes alentours. « On vivait avec les Allemands à l'école, ils nous demandaient de goûter le lait avant eux pour s'assurer que ce ne soit pas empoisonné ».

Les Allemands réquisitionnaient des chevaux, et même des hommes. De temps en temps, les soldats s'habillaient avec des vêtements volés. Il restait très peu d'hommes dans le village, les jeunes étaient enrôlés de force au

STO, les femmes « dirigeaient le village ».

Malgré tout, le village est resté soudé, même si les Allemands voulaient séparer les familles, comme celle d'Eugène Mourrocq, ce fut sans succès.

Le bombardement, « c'était beau » !

« Le 6 juin 1944, tout le village a été pris en otage, ainsi que ma famille et moi. Nous avons été encadrés par les Allemands pour une marche de plusieurs kilomètres de Saint-Georges-Montcocq jusqu'à Parthenay dans les Deux-Sèvres. À ce moment-là, un de mes frères avait 6 ans, un autre 4 ans et ma petite sœur 1 an. »

En effet, il y avait un résistant caché dans le village, et cette prise d'otage, juste après le bombardement de Saint-Lô, était une réponse à cet acte de résistance.

Eugène Mourrocq se remémore le spectacle du bombardement : « c'était beau ! » puis il ajoute, amusé : « On se faisait gronder par nos parents quand on disait cela ! ».



➔ Eugène Mourrocq devant le presbytère de Gavray.

L'exode dans le Poitou

De Saint-Georges-Montcocq à Parthenay, les Allemands et leurs prisonniers effectuent le voyage par étapes,

en s'arrêtant dans les hôpitaux allemands pour soigner les blessés. « Nous n'avions pas de bonnes conditions de marche, au moindre mouvement non demandé on pouvait se faire mitrailler. Nous dor-

mions dans les chemins, et ils nous faisaient porter des draps blancs pour éviter le bombardement par les avions alliés. »

Eugène et les habitants de son village sont hébergés aux extrémités de la ville. Une fois les Allemands arrêtés, ils ont vécu plusieurs mois dans les familles qui les hébergeaient. « Nous étions comme des migrants. Ceux qui ont vécu ces événements savent ce que le mot solidarité veut dire, la souffrance crée des liens, et une autre manière de voir la vie », affirme Eugène Mourrocq.

Un événement le marque à jamais : « Un jour, nous étions à la messe à Parthenay. Tout à coup, des SS qui revenaient de Rocamadour ont fermé les portes à clé, ils ont cassé un vitrail et ont tenté de brûler l'église et ceux qui s'y trouvaient ». Par chance, les prisonniers réussissent à sortir sains et saufs.

Le retour dans un village détruit

Eugène Mourrocq n'arrive pas à dater le retour à Saint-Georges-Montcocq. Même si

ses souvenirs sont précis, il ne sait pas combien de temps a duré le séjour à Parthenay. Il évoque une période de six mois. « Quand on est rentré chez nous, il n'y avait plus de bétail, tout avait été pillé et détruit. On pouvait même trouver des caisses de munitions pleines, même des grenades, des camarades ont eu les mains tranchées en les prenant ». Eugène Mourrocq exprime aussi la solidarité restée dans le village après cet exode : « Les événements dramatiques auxquels nous avions assisté ensemble nous avaient soudés, et à la fin de la guerre, nous avons gardé cette solidarité ».

Finalement, malgré les souffrances endurées, il ne se rendait pas vraiment compte de ce qui se passait en raison de son jeune âge. Il a tout de même continué à vivre et est devenu prêtre. Comme quoi, on peut devenir un homme de paix après avoir vécu une guerre.

Angèle Bécrot-Manche, Romane Tourtois (c. Vaudatin, Gavray)

📍 **BESLON.** Il refusait de nourrir les Allemands

Émile Loslier, fusillé pour un jambon

ÉMILE LOSLIER, agriculteur à Beslon, voit sa maison habitée par des soldats pendant l'occupation allemande. Un jour de décembre 1944, les Allemands viennent réquisitionner sa ferme, mais il refuse de donner du jambon aux soldats. Ils l'ont donc tué en 1944, à l'âge de 40 ans, dans son propre domicile, à Beslon.

Pouvez-vous nous parler de votre grand-père ?

Je ne l'ai pas connu puisqu'il a été fusillé par les Allemands en 1944 dans la cour de sa ferme. C'était un homme généreux et courageux. Mais il a refusé de donner du jambon aux soldats allemands qui réquisitionnaient la commune pour chercher des provisions parce que l'hiver arrivait. Ils l'ont donc fusillé.

« Des soldats ont habité ma maison »

Comment avez-vous appris cette tragique histoire ?

Mes parents et ma grand-mère, qui est restée toute sa vie seule, m'en parlaient souvent, car son destin les a traumatisés. Pour ma part, j'étais vraiment stupéfait : mon grand-père a été fusillé pour un jambon, et des soldats allemands ont habité dans ma propre maison !

Votre famille a-t-elle conservé des objets de cette période ?



➔ Le petit-fils d'Émile Loslier présente le crochet du jambon (au centre de l'image), qui a conservé la même place depuis 75 ans.

Oui, bien sûr, le crochet auquel mon grand-père accrochait son jambon a conservé la même place dans notre maison, sur la cheminée, 75 ans après ! On a aussi des archives familiales qui prouvent l'existence d'un souterrain qu'on a même retrouvé.

Des juifs cachés dans un souterrain

Pouvons-nous avoir plus de détails sur ce souterrain ?

Ce souterrain est très important pour moi et ma famille, car c'est là que mon grand-père cachait des Juifs (une famille avec trois enfants, dont un

bébé) pendant la guerre. D'abord, il les cachait dans sa propre maison, mais les Allemands sont arrivés. Alors, il leur a dit d'aller se cacher dans le souterrain situé non loin de la maison. Ce souterrain, creusé à la main, n'a jamais été rebouché.

Votre famille a-t-elle gardé contact avec cette famille ?

Oui, mais malheureusement, nous avons perdu contact avec eux après la Libération. La vie a repris son cours... Si l'enfant a réussi à survivre, il aurait environ 76 ans aujourd'hui. Je ne perds pas espoir de retrouver un jour sa trace. Il n'est pas trop tard !

Alycia Laville (c. St-Joseph, Villedieu)

📍 **PERCY.** René se souvient de tout

En fuite... avec son lapin dans une cage

RENÉ GRENTE, habitant de Percy, se souvient de ce qu'il a vécu du haut de ses 11 ans. Dans la nuit du 28 juillet, il se rappelle que les Allemands étaient chassés de Percy. Il raconte...

Étiez-vous au courant que les alliés débarquaient en Normandie ?

« J'avais 11 ans, on habitait à 5 km de Percy, on était un peu isolés. Le 4 juin, on mangeait chez mes parents pour la communion, et toute la nuit, on entendait des avions, on se disait qu'il allait se passer quelque chose. On sort et on voyait des avions qui faisaient tomber des morceaux de papier aluminium, paraît-il pour brouiller les ondes. On ne savait pas ce que l'avenir nous réservait. On était mal renseignés, il n'y avait pas la télé. »

Quelle est la date de la libération de Percy ?

« Le 2 août. On habitait vers Villebaudon. Le 28 juillet au matin, les Américains étaient là, on était libérés, c'était la fête. Les Américains nous ont dit de nous méfier, que les Allemands allaient revenir car les Américains devaient se replier. Le Mont Robin et la Cannière étaient durs à prendre, ils ont dû faire la manœuvre deux ou trois fois. On est parti huit jours dans une ferme à Saint-Samson, de nuit avec une carriole, entre les balles des militaires. Mon père a emmené des per-



➔ Les habitants de Percy et alentours ont vécu sous un feu nourri pendant de longs jours.

sonnes âgées qui ne pouvaient pas se déplacer seules. J'ai emmené un lapin dans une cage sur mon vélo, et me voilà parti avec ça. Les Américains sur place tiraient sur Percy, ils nous ont gâtés avec des chewing-gums. Quand on est rentré, des maisons étaient brûlées, des pillards étaient passés et Percy libéré. »

Quel était l'état d'esprit à ce moment-là ?

Les parents et les voisins se réunissaient pour jouer au paillet, ils se disaient : « On verra bien ce qui se passera. » On était isolés et on avait peur de se faire repérer, qu'on soit écoutés, on se méfiait de tout. Parfois les Allemands venaient à la ferme pour repérer ce qui

se passait pour s'installer, ça faisait impression. Un chef allemand s'était installé chez nous. De retour de Saint-Samson, les Américains tiraient sur les parachutes éclairants des Allemands, je n'ai jamais vu un aussi beau feu d'artifice. La vie a repris son cours. Un soldat américain âgé de 20 ans était devenu mon ami, il m'avait même donné un vélo. Je n'ai jamais su son prénom, ce qu'il est devenu. Plus jamais la guerre, c'est stupide, c'est affreux.

Nathan Bansard, Mathias Barré, Émilien Besnier, Titouan Soucard et Aurélien Revert (c. Le Moulin de Haut, Percy)

TRELLY. Un village envahi par l'ennemi

« Les Allemands ont occupé la ferme de mes grands-parents »

LOUIS DELARUE est né à Trelly et y a passé toute sa vie. Il n'a jamais quitté la ferme familiale, mais son quotidien a changé quand il a fallu y accueillir des soldats allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.

Louis Delarue habite Le Hamel Fauchon. Il avait 9 ans en 1944 et se rappelle encore de ces quatre années de guerre qui ont marqué sa vie. Il se souvient du départ de son oncle, parti à la guerre. Il ne le reverra jamais...

450 soldats autour de la ferme

À cette époque, il vivait chez ses parents, mais il allait parfois aussi chez sa grand-mère, qui habitait le Moulin de Trelly. Il a eu de la chance que sa famille ne soit pas faite prisonnière par les Allemands, mais il a dû vivre à leurs côtés, car la maison familiale a hébergé six soldats SS. Leur chef avait sa chambre près de la sienne, et d'autres



→ Louis Delarue chez lui, 75 ans après le Débarquement.

soldats vivaient dans les étables de la ferme.

À l'époque, c'est environ 450 soldats qui vivaient dans les champs de pommiers autour de la ferme.

Louis ne pouvait pas circuler dans le village comme il le voulait : « Si je me rendais à Gavray, je devais le signaler aux autorités allemandes. Même pour

me rendre au catéchisme ou à la messe, il me fallait un papier fourni par le prêtre attestant ma présence dans l'Église. »

Des événements bouleversants

Un événement l'a marqué à tout jamais en juillet 1944 : « Je me promenais avec ma grand-



→ La ferme de Louis, témoin silencieux d'une sombre époque.

mère quand tout à coup, nous nous sommes retrouvés face à face avec un soldat américain prêt à tirer, car un soldat allemand avait surgi sur notre chemin. » Il poursuit ainsi : « En nous voyant, l'Américain a baissé son fusil, mais l'Allemand, qui avait un pistolet dans sa poche avant, l'a pris et a tiré en arrière sans regarder.

Ma grand-mère et moi, nous avons eu juste le temps de nous cacher dans une cabane proche du sentier ». Il continue : « L'Allemand en tirant avait réussi à couper la patte du lapin qui était dans la cage que nous transportions. Ce tir nous était destiné, et je n'ai jamais oublié la peur ressentie alors. Il m'arrive encore de revivre cette

scène tellement elle a marqué mon enfance ».

L'école en feu

L'école où allait Louis a été brûlée par les Allemands, heureusement tous les enfants ont pu s'en sortir indemnes. Ils ont dû aller de village en village dans les salles qui n'étaient pas détruites et qui étaient libres, ce n'était jamais au même endroit, les enfants devaient faire parfois plusieurs kilomètres pour y arriver.

Dans Trelly, il y avait une infirmerie qui soignait les blessures légères ou un peu plus graves. Pour ne pas que les bombes tombent sur cette infirmerie, le personnel avait étendu un grand drap blanc. Dessus, ils avaient peint une croix rouge.

Aujourd'hui, Louis habite toujours dans la ferme familiale. Depuis cette époque, la vie a bien changé...

Justine Delarue, Louis Blin, Jules Gambillon (c. Vaudatin, Gavray)

CHERBOURG. À 10 ans, Christiane a vécu l'exode et le Débarquement

Que l'histoire de nos anciens nous serve de leçon...

CHRISTIANE HAMDADOU est née à Cherbourg, le 17 mars 1934, rue de la Marine. Elle raconte ce qu'elle a vécu durant les années de guerre.

Quels sentiments éveillent en vous l'évocation de la guerre ?

J'étais très jeune, mais je me souviens que pendant la guerre, on courait beaucoup la nuit à cause des bombardements des Allemands, qui nous terrorisaient. Nous nous précipitions dans les abris construits aux alentours de la Trinité, où nous nous serions tous, surtout les enfants. Je me souviens que nous avions tous très peur. Tout le monde était paniqué, et courait dans tous les sens.

« On a tous été marqués à vie, par la peur, le bruit des bombardements que nous entendions à longueur de journée et de nuit.

Les enfants envoyés à Mortain

Lors des bombardements, des signaux d'alarmes retentissaient pour prévenir les habi-

tants qu'il fallait se cacher, notre survie en dépendait.

Au moment du Débarquement, où étiez-vous ?

Mes parents vivaient toujours à Cherbourg. Mais la municipalité avait envoyé tous les enfants dans le sud de la Manche, pour les protéger de la guerre et des bombardements. Moi et mon frère avons été envoyés en bus près de Mortain vers 1943. C'est là qu'il y a eu le plus gros bombardement.

« Dans une famille qui nous maltraitait »

Où avez-vous vécu à Mortain ?

Nous avons été placés dans des familles d'accueil. La pre-

mière famille, nous pouvons dire qu'elle nous maltraitait, ils ne nous donnaient pas à manger, et ils nous confisquaient les colis personnels que nos parents nous envoyaient. Sur-tout, ils nous demandaient de nous mettre à genoux sur des morceaux de verre tranchant, les bras levés, tenant des gros fers à repasser ; pendant qu'eux mangeaient. Si on baissait un peu les bras, ils nous battaient. Nous avons beaucoup souffert.

Des jours meilleurs

Il a fallu bien du temps pour qu'on nous confie à une famille plus humaine. Malheureusement, j'ai été séparée de mon petit frère, cela a été très dur, nous avons beaucoup pleuré car nous ne voulions pas nous lâcher, nous avions déjà perdu nos parents, c'était une deuxième déchirure. Je suis arrivée chez Lucienne, qui vivait seule avec ses six filles. Il a fallu travailler dur dans la ferme, mais j'avais un vrai lit et je mangeais bien. Je suis d'ailleurs restée en contact avec Lucienne et nous nous sommes revues.

« Je suis émue par cet épisode terrible de ma vie »



→ Christiane Hamdadou s'est mariée et a eu 5 enfants.

Qu'éprouvez-vous quand vous en parlez et y repensez ?

C'est du passé heureusement, mais on est quand même marqués à vie par tous ces moments et événements qui ne sont pas joyeux. « La guerre, c'est la guerre ». En parler me permet de ne pas oublier. Je suis émue par cet épisode terrible de ma vie.

C'est important de transmettre mes souvenirs, de ne pas les garder enfouis dans ma mémoire pour que plus jamais de telles choses ne se reproduisent et arrivent à ma famille.

Propos recueillis par Lisa Dufour, Léa Marie et Agathe Renel (c. Cachin, Cherbourg)



→ Fin juin 1944, les Allemands sont chassés de Cherbourg.

📍 **SAINTE-MÈRE-ÉGLISE. 2^E PRIX D'ÉCRITURE : Il avait 13 ans le 6 juin 1944**

L'incroyable histoire de Jean-Baptiste, dit Bobby

JEAN-BAPTISTE Feuillye avait 13 ans le 6 juin 1944. 75

ans après, il nous a raconté sa jeunesse en temps de guerre.

Le débarquement à Fresville, commune de 600 habitants, au



➔ Jean Baptiste Feuillye a reçu Alicia et Louis pour leur raconter son histoire, de la ferme familiale qui devint un poste de secours. A 13 ans, il a intégré une unité américaine.

bord des marais à 5 kilomètres de Sainte-Mère-Église, occupée par une centaine d'Allemands, puis son périple avec une unité américaine.

Peur et curiosité à la fois

« Avant le débarquement, les Allemands patrouillaient et contrôlaient de plus en plus. Ils étaient nerveux », se souvient-il. Le 6 juin 1944 au matin, deux « paras » américains sont venus chez lui et ses parents. « Ce n'était pas des Allemands. J'avais peur mais j'étais curieux en même temps. Mes parents, devant le presbytère, ont vu une fusillade entre deux Allemands et un parachutiste américain. À l'époque, on ne savait pas que des Américains allaient débarquer. »

À 13 ans, il intègre une unité américaine

Sa maison fut utilisée comme poste de secours. Jean-Baptiste se souvient : « Ils ont poussé la table contre le mur, ils opéraient et soignaient les blessés. Certains sont morts dans la maison. Le chirurgien, malgré ses jambes brisées,

donnait les ordres aux soldats et infirmiers. Il rampait, cela m'a choqué. Un autre jour, un officier allemand rentra dans la maison, vit les infirmiers américains soigner aussi les Allemands. Il salua le chirurgien, les infirmiers et partit. »

Mais le plus incroyable est à venir. Jean-Baptiste devient « Bobby », le plus jeune militaire « américain ». Sillonant la campagne à vélo, il était le « choucho » de militaires américains missionnés à laver et sécher le linge des hôpitaux de campagne. Un prisonnier allemand lui tailla un uniforme américain. Avec l'accord de ses parents, Bobby suit jusque dans l'Est de la France cette unité américaine. Bobby sera ramené en Jeep en mai 1945.

Une encyclopédie locale

Bobby avait appris l'anglais. Le 1^{er} juin 1945, il est embauché au cimetière américain n° 1 à Sainte-Mère-Église. Il a participé à la préparation du premier anniversaire du Débarquement. Déjà ! Il y a travaillé jusqu'à ce que les corps soient regroupés à Colleville-sur-Mer ou restitués aux familles aux

États-Unis en 1948.

Bobby est très vite devenu un personnage incontournable pour les autorités américaines, pour les vétérans et les familles des soldats morts en Normandie. Encore aujourd'hui, il accompagne des familles à la recherche de renseignements sur les faits de guerre d'un père, d'un grand-père, d'un arrière-grand-père.

Chaque vétéran revenu après guerre lui a raconté son parcours de guerre, son histoire, Bobby est une encyclopédie locale.

Ce que Jean-Baptiste veut transmettre aux générations futures, c'est « le devoir de mémoire. Que les générations futures n'oublient jamais ceux qui ont permis que l'on se voie aujourd'hui, qu'on soit libre ! » « Surtout respectez la bravoure de ces hommes. N'oubliez pas ce qui s'est passé. Les jeunes soldats alliés ont payé très cher, et il ne faut pas les oublier. Ça me réjouit de voir les jeunes d'aujourd'hui s'intéresser à ce qu'il s'est passé il y a 75 ans ! »

Alicia Christine, Louis Tollemier, Paul Laurence (c. Notre-Dame, Carentan)

📍 **CARENTAN. Grand brûlé, Henri a été marqué à vie par la guerre**

« Il n'en a pas pour longtemps... »

MON ARRIÈRE-GRAND-PÈRE, Henri Le Déan, était jardinier en région parisienne. À 34 ans, en 1940, il était appelé sur le front de l'Est. Sa fille cadette, Marcelle Cherel, qui n'est autre que ma grand-mère, m'a raconté sa tragédie. Un chirurgien l'a sauvé

« Une bombe incendiaire tomba sur son convoi militaire. Les passagers des camions furent tués. Seul mon papa survécut, mais il était gravement brûlé. Il entendit un infirmier militaire dire : « celui-là n'en a pas pour longtemps, ce n'est pas la peine de l'emmener ».

Heureusement, un chirurgien l'ausculta et décida de le sauver. Mon père avait mis ses mains pour protéger son visage, ses doigts restèrent figés dans la position où ils les avaient mises. Il se retrouva sans paupières, sans lobe d'oreilles, le nez diminué et la peau du visage brûlée. Il resta un an dans le service des grands brûlés, s'alimentait avec une pipette. »

Accompagné par son épouse au quotidien

« Il reprit un semblant de vie normale en Bretagne, où sa femme et sa fille s'étaient réfugiées. Il eut quatre autres filles. Il ne put reprendre son travail, il fut pensionné de guerre. Toute



➔ La carte de combattant d'Henri Le Déan.

sa vie, ma mère dut l'accompagner dans tous ses gestes. Papa, très reconnaissant, est resté en contact avec le chirurgien », poursuit ma grand-mère.

« Je souffrais du regard des autres envers mon père »

MARCELLE
Fille d'Henri Le Déan, gravement brûlé sur le front de l'Est

« En 1970, suite aux brûlures, il dut être amputé des avant-

bras, Il fixait ses outils sur ses moignons avec des élastiques. Il devint aveugle », raconte aussi ma grand-mère.

Il a considéré que sa vie fut gâchée par les Allemands : « Je leur en veux » disait-il.

« Il assista à toutes les commémorations des villages, cela lui tenait vraiment à cœur. Ses décorations, la croix de guerre et de la légion d'honneur, lui permirent d'être reconnu comme victime de guerre », explique ma grand-mère.

Mon arrière-grand-père survécut jusqu'à 90 ans grâce à son courage et sa volonté.

Jade Hubert
(c. Notre-Dame, Carentan)

📍 **NORMANDIE. Ceux qui sont restés...**

Tous des « boches » ?

UNE FOIS LA GUERRE FINIE, certains Allemands sont restés en Normandie : quel accueil leur a-t-il été réservé ?

Paul Kunert a fait partie de ces Allemands qui sont restés en Normandie pour refaire leur vie. Après avoir été libéré à Damigny, il reste en Normandie pour participer à la reconstruction de la région, notamment dans les fermes en tant que démineur : c'était le travail forcé. Pas toujours évident.

« Il déminait des mines parfois déjà enclenchées avec des chars, il était obligé d'enlever la terre avec une brosse à dents pour ne pas faire exploser la mine et mourir. Mon père disait qu'il n'avait jamais utilisé une brosse à dents aussi minutieusement », confie son fils.

Pendant trois ans, Paul paie sa dette à la société française. Il finit par s'y intégrer. Après avoir fini la tâche qui lui a été confiée, il trouve du boulot comme découpeur de char, puis comme mécanicien. Heureusement pour lui, il trouve une compagne et très vite, ils veulent se marier. Même si cela est compliqué pour sa fiancée, Jeanine, qui est très mal regardée à ce moment-là. Elle batte et ils arrivent à convoler. Ils ont deux fils qui n'ont rencontré aucune discrimination durant leur scolarité et leur vie professionnelle.



➔ Paul Kunert (en haut) avec deux camarades.

Paul a été heureux en Normandie, même s'il n'a jamais retrouvé sa famille allemande qui était du côté russe durant la guerre froide : il était originaire de la région des Sudètes. Il meurt vers l'âge de 80 ans en étant grand-père.

Cette histoire prouve que les Français et Allemands pouvaient s'entendre, même après

la guerre, car les Normands étaient conscients que tout le monde avait souffert durant cette période, et que beaucoup de ceux qu'on appelait « les boches » n'avaient pas demandé, eux non plus, à faire la guerre.

Yann Floch
(c. Le Corre, Équeurdreville)

📍 **SAINT-SAUVEUR-LENDELIN.** Churchill et Eisenhower marquent l'histoire à Saint-Sauveur

Quand le château des Mares servait d'état-major...

LE CHÂTEAU DES MARES de Saint-Sauveur Villages a été réquisitionné par les Américains durant la Seconde Guerre mondiale.

C'est en se promenant à Saint-Sauveur-Lendelin que Florentin Leroux et Solenn Tirel ont découvert une stèle évoquant un lieu, le château des Mares, et des personnages historiques : le général Bradley, général américain, et Winston Churchill, premier ministre du Royaume-Uni à l'époque.

Churchill et Bradley à Saint-Sauveur-Lendelin en Juillet et août 1944 ?

En effet, Omar Bradley, général américain qui commande la 1^{re} Armée américaine, a engagé son armée le long de la route départementale 971 en direction de Saint-Sauveur-Lendelin.

Comment ont-ils pu s'installer dans le village alors que les Allemands l'occupent ?

Omar Bradley a établi son poste de commandement au Château des Mares pendant que les Allemands s'étaient repliés, il a alors convié Churchill et Eisenhower pour faire un point sur la situation.



→ Bradley et Eisenhower sur le perron du château le 7 août 1944.

Comment sont-ils arrivés jusqu'ici ?

Ils sont arrivés sur une piste d'atterrissage provisoire construite par l'armée américaine, déjà sur les lieux, avec des plaques en acier perforées (ou Pierced Steel Planking PSP).

Florentin et Solenn ont aussi entendu parler de signatures et

de noms, inscrits au crayon à papier, sur un mur blanc, par certains Américains qui ont logé dans la ferme juste à côté du Château, pour laisser des traces de leur passage à Saint-Sauveur-Lendelin. Malheureusement, quand Florentin et Solenn se sont rendus sur place, ils n'ont pas pu entrer pour constater ces traces, car



→ Le château des Mares de Saint-Sauveur-Lendelin qui a servi d'état-major en août 1944.

celles-ci se trouvent dans une propriété privée.

À quoi ressemble le château où le général Bradley s'est installé ?

Au bout d'une grande allée, près du bois de la Comté, on aperçoit un grand Château en pierre. Il est constitué de trois étages et d'une grande cour. Il y a aussi deux bâtiments qui

sont situés sur les extrémités du château. Le château a donc servi d'état-major pour de grandes personnalités de la Seconde Guerre mondiale : Omar Bradley, Winston Churchill mais aussi Dwight D. Eisenhower, qui deviendra président des États-Unis de 1953 à 1961.

Un tel lieu chargé d'histoire,

ayant accueilli autant de personnalités, c'est vraiment regrettable de n'avoir pu le visiter. Cet épisode historique gagnerait à être davantage connu !

Léana Giard, Flore Brault, Solenn Tirel, Florentin Leroux (c. de Hauteville, St-Sauveur)

📍 **ÉQUEURDEVILLE-HAINNEVILLE.** Henri raconte sa guerre

« Des soldats ? Non, des super héros »

HÉROS DE GUERRE, un titre donné à tous les Alliés qui ont débarqué. Pourtant, beaucoup de Français ont risqué leur vie pour sauver leur pays. Parmi eux, Henri Romera. Aujourd'hui âgé de 97 ans, son regard se trouble encore en repensant à cette période noire.

« L'eau était orange »

« Seulement âgé de 22 ans, je suis parti d'Algérie, et j'ai débarqué à Saint-Tropez le 15 août 1944. J'ai été affecté à la première division blindée divisée en trois camps de combats. Lorsque l'on a débarqué, il y avait des centaines de bateaux. À cause des bombardements et des morts, l'eau était presque orange », raconte Henri, la voix tremblante.

« Nous sommes remontés en libérant Marseille, Aix-en-Provence, Lyon, toute la vallée du Rhône. Arrivés à Marseille, le colonel qui commandait mon unité a été tué d'une balle dans la tête », se souvient-il encore.

Il cherche ses mots. L'horreur de cet événement le trouble encore.

Les pieds gelés

« Nous sommes ensuite allés jusqu'à Belfort, où il y eut de nombreux morts. Puis nous avons continué jusqu'à Mul-



→ Jeanne Postel, Henri Romera et Cécile Gosselin

house, Colmar, et pour finir Strasbourg. Nous y avons rencontré l'armée Leclerc. Enfin, nous sommes arrivés en Allemagne, nous avons libéré Karlsruhe, Stuttgart, Ulm, toute la Forêt noire. Il y avait beaucoup de neige et nous avions les pieds gelés. »

Henri Romera en ressort avec un commencement de pieds gelés. Une difficulté supplémentaire pour avancer.

« Nous avons ensuite pris

d'assaut le château de Sigmaringen. En allant délivrer Trèves, nous avons libéré des centaines de femmes prisonnières des Allemands dans un camp de concentration. »

Une balle dans la jambe

Il se rappelle encore de l'odeur insupportable et de l'état cadavérique de ces femmes.

« Pendant notre périple en Allemagne, dans la neige, nous avons rencontré beaucoup de gens affamés, blessés, que nous avons donc secourus. J'ai aussi été blessé. Une balle m'a traversé le mollet. » Il en a d'ailleurs gardé la cicatrice sur sa jambe.

« Plus tard, mon manteau a failli prendre feu suite à un éclat d'obus qui m'est tombé dessus. À cause de la neige, le ravitaillement se faisait mal. Je parlais donc à la chasse, tuer du gibier pour alimenter mon équipe. Le 8 mai, ce fut la fin de la guerre, mais nous n'avons déposé les armes qu'un mois plus tard. J'étais alors encore en Allemagne. Puis le 13 juillet 1945, j'ai été démobilisé. »

Comme beaucoup de soldats français, Henri a traversé la moitié de la France, dont une partie à pied gelé, il a participé à la libération du Sud de la France, de la Forêt noire, il a redonné espoir à des femmes retenues dans un camp de concentration, il a été blessé, a vu mourir des camarades et a chassé pour les survivants : Henri Romera et ses camarades ne sont pas des héros, ce sont de super héros et de super arrière-grands-pères !

Jeanne Postel et Cécile Gosselin (c. Le Corre, Équeurdreville)

📍 **VILLEDIEU.** Nous nous souvenons

Dans la tête des GI's

EN DESCENDANT une rue de Villedieu, notre regard s'est posé sur une fontaine, le 2 août 1944. Mais notre parcours a débuté un mois plus tôt...

Nos sacs étaient lourds

Nous, C. L. Scott et Edward L. Schrence, jeunes soldats de la 4^e division d'infanterie américaine, sommes partis très tôt des États-Unis, et avons embarqué dans un grand navire en direction de la France. L'horreur s'approchait. Nos sacs étaient lourds, à cause des armes, mais nous n'avions pas le choix. La traversée de l'océan Atlantique ne fut pas facile à cause de la houle, nous avons débarqué le 6 juin 1944 en Normandie, sur la plage d'Utah-Beach.

Villedieu libérée !

Membres de l'opération Cobra, nous avons participé à la libération de plusieurs villes dans le Nord du département et nous sommes arrivés à Villedieu par la route de Granville le 31 juillet 1944. Trois jours plus tard, au carrefour des routes nationales Avranches-Caen et Granville-Paris, Villedieu est libérée ! Le bombardement était prévu à 16 heures, mais un habitant, M. Lemonnier, parvint à nous convaincre que les Allemands n'étaient plus dans la



→ C.L. Scott et Edward L. Schrence faisant un brin de toilette aux fontaines de Villedieu-les-Poêles.

ville. l'attaque fut donc annulée. Et la libération ne fut pas violente, ce fut un soulagement. Mais nous étions épuisés, assoiffés et affamés.

Il nous restait quelques jours avant de partir en route pour libérer Paris. En attendant, nous en profitons pour faire un brin de toilette paisiblement aux fontaines de Villedieu-les-Poêles. Les habitants étaient gentils, l'un d'eux nous a même servi un verre. Nous avions posé les armes, nous fûmes enfin apaisés, même si cela n'allait pas durer... Restait l'Europe à libérer !

Faustine Billard, Manon Cara, Arthur Giard et Enzo Lenouvel (c. Le Dinandier, Villedieu)

📍 **SILOUVILLE. MENTION SPÉCIALE DU JURY : Pour le protéger, les habitants l'ont... démonté pierre par pierre**

L'histoire méconnue du clocher de Siouville

DES VILLES ont été profondément marquées par le combat. Dans d'autres communes, qui n'ont pas été touchées par les bombardements, la guerre a aussi donné naissance à des actes vaillants. Exemple à Siouville-Hague, où la population s'est mobilisée et opposée aux Allemands pour l'église.

L'église menacée

C'est une histoire qui s'est passée il y a plus de 75 ans, et que peu connaissent. Solange Pain, 87 ans, est l'une des personnes à pouvoir la raconter.

La Siouvillaise a participé, alors qu'elle n'avait que 9 ans, à une opération très particulière : la protection de l'église du village. « Un matin de 1942, le maire de Siouville revient à la commune à la suite d'un entretien avec les Allemands, explique Solange Pain. Il nous a indiqué que l'église était menacée d'explosion. » Les Allemands craignaient que ce clocher, visible depuis la plage, ne soit un repère pour les Alliés en cas de débarquement.

Un sauvetage urgent

Sur la commune, les habitants s'inquiètent. « L'explosion menaçait de détruire aussi les maisons alentour, se souvient Solange Pain. Le maire de Siouville et mon père, qui était son adjoint, sont allés à Cherbourg voir M. Riba qui tenait une entreprise de construction pour lui demander de l'aide. »

Ils ont obtenu, auprès des Allemands, le droit de démonter le clocher au lieu de le détruire. Un groupe de jeunes gens courageux a alors démonté, pierre par pierre, le clocher de l'église de Siouville.

Une organisation sans pareille

Avec l'aide organisatrice de M. Riba, quelques maçons et des fermiers, les jeunes de la commune, le maire et le père de Mme Pain ont démonté le clocher.

Leur organisation n'était pas banale : ils numérotaient les pierres une par une dans un ordre précis avant de les pousser dans le vide pour qu'elles

tombent sur des buttes de paille et de foin posées par les fermiers. Par la suite, ils ont rangé les pierres près du cimetière du village. Peu après la fin de la guerre, l'entreprise Riba aida de nouveau la commune pour la reconstruction du clocher en 1946.

Elle s'en est occupée seule car les pierres étaient trop lourdes pour les enfants qui étaient majoritaires au village.

Une mémoire intacte

Si cette histoire n'est pas tombée dans l'oubli, c'est parce qu'il en reste des témoins. Solange Pain a conservé des souvenirs intacts. Elle peut détailler l'arrivée des premiers allemands, la réquisition des armes, des postes radio, des voitures, mais aussi le rationnement.

Profondément marquée par cette époque rude, elle en parle comme si elle l'avait vécue hier.

« Je me souviens de chaque personne, de chaque jour et c'est important pour moi de vous en faire part, car je sais que bientôt, les témoins de ce moment de l'histoire auront tous disparu. Je veux que les jeunes générations sachent ce qu'a été la guerre. »

SOLANGE PAIN

Nicola Bazin
(c. Cachin, Cherbourg)



➔ Photographie appartenant à Mme Pain montrant le clocher de Siouville démonté à l'aide d'un échafaudage.

📍 **STE-MÈRE-ÉGLISE. De l'impasse Murphy à la rue De Gaulle...**

Des rues chargées d'Histoire

RÉCITS, IMAGES, LIVRES nous racontent l'Histoire. Sainte-Mère-Église a été libérée par des parachutistes américains le 6 juin 1944. La mémoire de cet événement s'inscrit sur les plaques des noms de rues.

Rue du 505^e Airborne : C'est le nom de la rue du collège Saint-Exupéry où travaillent les élèves de 4^e qui préparent le concours « classe presse ».

Rue du Général-Gavin : Général parachutiste américain, James M. Gavin est le créateur des troupes aéroportées américaines. Dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, il saute à la tête du 505^e régiment d'infanterie de parachutistes sur Sainte-Mère-Église.

Voie de la Liberté : Cette rue symbolise l'avancée des troupes américaines en 1944, pour la Libération. Elle est ponctuée par des bornes, dont la borne 0, qui marque le début de cette voie, et qui est placée devant la mairie.

Rue Eisenhower : Dwight Eisenhower était général de l'armée américaine. Il a planifié le Débarquement en Normandie. Il est devenu président des États-Unis de 1953 à 1961.

Impasse Bob-Murphy : Conseiller politique du général Eisenhower, Robert Murphy recrute des officiers de l'armée française et développe des liens avec des réseaux de résistants pour préparer le débarquement américain.



➔ Coralie, Élise et Laura devant la borne 0 de la voie de la Liberté.

Rue de la Division-Leclerc : La 2^e Division Blindée, surnommée « Division Leclerc » du nom de son général français Leclerc, débarque à Utah Beach le 1^{er} août 1944. Elle participe à la bataille de Normandie.

Rue du Général-Koenig : Marie-Pierre Koenig, plus connu sous le nom de Pierre Koenig, commande la 1^{re} brigade française à la bataille de Bir Hakeim en 1942. Il est aussi général en chef des Forces françaises de l'intérieur (FFI).

Rue du Docteur-Masselin : C'est lui qui est à l'origine du

musée Airborne. Il est maire de Sainte-Mère-Église de 1951 à 1971. Jean Masselin se montre comme l'un des plus ardents défenseurs de la mémoire du Débarquement et de l'amitié avec les alliés américains.

Et en déambulant dans les rues de Sainte-Mère-Église, le visiteur trouvera, comme dans de nombreuses communes de France, une **rue du Général De Gaulle** !

Élise Marion, Laura Quiedeville, Coralie Sénoville
(c. St-Exupéry, Ste-Mère)

📍 **CHERBOURG. L'établissement servait de caserne**

Le collège Saint-Paul sous l'Occupation

Petit historique

Le 14 octobre 1901, l'école Saint-Paul est ouverte pour la première fois sous la direction de l'abbé Gardie. Jusqu'en 1907, des travaux d'aménagement sont engagés : de vastes classes, un réfectoire et une salle d'études. Elle reçoit alors les élèves de classes secondaires classiques et modernes jusqu'à la quatrième.

À partir du 14 octobre 1907, les élèves et les professeurs du collège de Valognes sont accueillis. Ce n'est que le 2 décembre suivant que l'inspecteur d'académie autorise l'abbé Gardie à ouvrir un internat et accueillir des élèves de seconds cycles.

Pendant la guerre

En 1943, l'établissement est réquisitionné par la Luftwaffe qui construit sous la chapelle un blockhaus, siège des télétransmissions. L'établissement sert de caserne pour les Allemands.

En 1943 toujours, une grande partie de la population de Cherbourg est évacuée et les



➔ Les traces de l'occupation allemande ont longtemps marqué les murs de Saint-Paul.

élèves partent au séminaire de Valognes.

Les Allemands ont laissé des traces de leur passage à Saint-Paul, notamment des graffitis, que l'on pouvait encore voir il y a deux ans, avant que des travaux ne les effacent. Lors de la Libération de Cherbourg le 26 juin 1944, les Américains ont également laissé des traces de leur présence dans l'établissement qu'ils ont occupé. On pouvait ainsi voir « No smoking » (« ne pas fumer ») sur

les murs, car ils y stockaient de l'essence.

Quitterie, Elsa, Inès, Manon et Adeline, c. St Joseph

"La Luftwaffe était la composante aérienne de la Wehrmacht (La Wehrmacht est le nom porté par l'armée du III^e Reich) de 1935 à 1945"

► Nous remercions M. Monnier, directeur de Saint-Paul, pour la précieuse communication de documents.

Zoom sur la libération de Cherbourg

Le 6 juin 1944, 4 266 navires de transport et 722 navires de guerre s'approchent des côtes normandes. L'opération Overlord est la plus gigantesque de l'Histoire, et va permettre de

libérer la France de l'occupation nazie. Le 26 juin 1944, à la suite d'après combats, Cherbourg est reprise par les Américains, faisant de Cherbourg le premier port libéré de France.

📍 **TESSY-SUR-VIRE.** De l'Occupation à la Libération

De 40 à 44 : des Allemands aux Américains

ÉLÈVES DE 4^e au collège Raymond-Queneau de TESSY-Bocage, nous avons travaillé sur la libération de la commune. À cette occasion, nous avons rencontré Dario Zanello, âgé de 94 ans et habitant à TESSY-sur-Vire, qui nous a fait

voyager 75 ans en arrière.

« Les Allemands sont à TESSY ! »

« Il y a des Allemands dans la rue basse ! On vient d'entendre des cris. Les Allemands sont à

TESSY. On est en 1940. Des enfants courent et voient quatre motards allemands bien habillés qui sourient. Les soldats se dirigent vers la bijouterie du village pour acheter une montre. Les habitants de TESSY-sur-Vire pensent que les Al-

lemands sont inoffensifs et puis, ils se sont installés dans la commune. »

La maison tremble

Quatre ans après, Dario se rend avec sa famille dans une grange. Pendant la nuit, la maison tremble à cause des bombardements qui, non loin de là, éclatent. Le lendemain, ils aperçoivent une jeep devant la maison. Ce sont des Américains ! Tout d'abord, les Américains enferment Dario et sa famille dans une grange.

Le père du jeune Dario, qui parle italien couramment, dit quelques mots. Un soldat américain le comprend et ouvre la porte. Son père et l'Américain s'enlacent, heureux d'apprendre qu'ils ont des origines en commun !

Charly Voisin, Bastien Briault, Gabin Dérouet, Mathéo Lajoie (c. Queneau, TESSY)



→ Les Américains dans le bourg de TESSY-sur-Vire le 3 août 1944.

L'incroyable résistance de Dario Zanello



→ Le camion de la famille Zanello.

DARIO ZANELLO a 14 ans au début de la Seconde Guerre mondiale et vit à TESSY-sur-Vire. Il nous raconte sa résistance pendant l'Occupation allemande. « J'étais au collège de Granville. Mon professeur d'anglais Maurice Marland me demandait souvent d'apporter des lettres au port. Je sortais de mon collège sans que le principal ne s'y oppose. Je ne connaissais pas le contenu des lettres. »

L'hymne anglais

« Un jour, en cours, avec ce même professeur, des Allemands passent dans la rue en dessous de la classe en chantant. Et soudain, notre professeur nous demande de nous lever et de chanter l'hymne national anglais *God save the King*. Une vraie provocation. »

La quête du ciment

Pendant l'Occupation, le ciment est réquisitionné pour la construction du mur de l'Atlantique. Le père de Dario, maçon, n'a plus de ciment pour alimenter son entreprise. Il se renseigne pour en obtenir. « Mon père apprend que des résistants ont dévié un convoi venant de l'usine de Montebourg, et que son contenu est déposé à Cherbourg. Mon père s'y rend immédiatement avec moi, et nous récupérons les sacs de ciment. Sur le trajet du retour, notre camionnette en surcharge peine à monter la côte de Cherbourg. Un Allemand passant à bicyclette nous aide à pousser le véhicule. Je suis très inquiet, mais mon père est un homme très courageux, il n'a peur de rien ! »

Ambroise Culleron, Erwan Guérard, Maxence Cauvin, Nolan Yon (c. Queneau, TESSY)

Le Débarquement n'était pas la priorité de tous...



→ Le diplôme du certificat d'études de Dario Zanello.

Élèves de 4^e Vienne au collège Raymond-Queneau de TESSY-Bocage, nous avons rencontré Dario Zanello à l'occasion du 75^e anniversaire du Débarquement.

Il est âgé de 94 ans et habite la commune. Son témoignage sur le 6 juin 1944 nous a interpellés sur un passage précis.

Le brevet avant tout

Le 6 juin 1944 au matin, malgré les rumeurs d'un Débarquement allié en cours, la vie doit continuer. M. Deroo, buraliste à TESSY-sur-Vire, doit emmener en voiture sa fille de 15 ans pour passer les épreuves du brevet élémentaire à Coutances. Cet examen est l'équivalent du brevet des collèges d'aujourd'hui.

Le brevet élémentaire se préparait en trois ans après la scolarité primaire obligatoire et le

certificat d'études. Les garçons sont convoqués à Saint-Lô. C'est le cas du frère de Dario Zanello. Les filles sont convoquées à Coutances comme Mlle Deroo.

Les bâtiments fermés et les examens annulés, le frère de Dario Zanello fait chemin inverse. Mlle Deroo et son père aussi mais, sur la route de Villebaudon, ils sont mitraillés par un avion.

La famille Zanello et les autres habitants de la commune apprennent la mauvaise nouvelle par une rumeur disant que le buraliste et sa fille ont été tués. Dario Zanello conclut : « Cette nouvelle a assombri la journée. »

Le jour du Débarquement n'était pas la priorité de tous.

Romane Artu, Alicia Asselot, Léna Desalle, Manon Tabard (c. Queneau, TESSY)

📍 **PERCY.** Des images d'apocalypse

Percy détruite par les bombardements



→ Le bourg de Percy en 1944.

ALORS QUE LA GUERRE fait rage, la vie s'organise, entre privations et bombardements.

Même en temps de guerre, les habitants de Percy ne perdent pas espoir et continuent à vivre leur vie. L'un raconte : « Tandis que le gigot commence à cuire, nous nous installons pour faire une belote, le boulanger, son fils, l'Arménien et moi. »

Cependant, les habitants risquent tous les jours leur vie en allant chercher à manger, les obus les menacent mais aussi les Allemands. Si les habitants se font prendre, ils sont exécutés sur-le-champ. Durant cet enfer, la ville de Percy a perdu 48 habitants, on compte 150 maisons en ruine et 124 fermes détruites ou fortement endom-

magées.

Berthe Bourdon, née Savary, se souvient : « Soixante-quinze ans ont passé... Je ne parviens pas à chasser de mon esprit ces images d'apocalypse. S'il arrive que ces quelques pages soient lues un jour par des jeunes, puissent-elles susciter, chez ceux-ci, une plus grande horreur de la guerre, et les inciter à militer toujours plus et surtout à la sauvegarde de la paix et surtout de la Liberté ! »

La ville de Percy ressort de la guerre, meurtrie, en flammes, détruite de plus des deux tiers, mais libre maintenant !

Inès Guillon, Noa Lebois, Titouan Leroy, Amandine De Saint-Denis (c. Le Moulin de Haut, Percy)

📍 **CHERBOURG.** Point stratégique

Cherbourg à l'heure américaine



→ La Cité de la Mer détruite en 1944 (photo libre de droits).

EN 1944, Cherbourg, le seul port en eau profonde de la région, est en effet l'objectif premier des troupes américaines débarquées à Utah Beach. En mai, 14 000 Cherbourgeois sont déplacés lors de la seconde évacuation et envoyés notamment dans le Loiret.

Le général Karl von Schlieben, l'amiral Walter Hennecke et 37 000 soldats, vaincus, se rendent le 26 juin à 16 heures au général américain Joseph Lawton Collins.

Cherbourg, le plus grand port du monde

À l'occasion du 14 juillet 1944, la place du Château, re-

baptisée place Maréchal-Pétain sous l'occupation, devient place Général de Gaulle, tandis que le quai de l'Ancien Arsenal est nommé quai Lawton-Collins (général du VIII^e du corps américain).

Dès lors, et jusqu'à la victoire de 1945, le débarquement journalier des approvisionnements et du matériel militaire fait de Cherbourg le plus grand port du monde. Le trafic y sera le double de celui du port de New York. Les Américains rendent Cherbourg aux Français le 14 octobre 1945.

Manon Valognes et Mélissa Morand (c. Bucaille-Charcot, Cherbourg)

📍 **SAINT-SAUVEUR-LENDELIN.** Jordan est passionné par la Seconde Guerre mondiale

Le devoir de mémoire passe par les collectionneurs

JORDAN GARDIE, 20 ANS, est un collectionneur par les objets et les traces historiques de la Seconde Guerre mondiale. « Je suis vraiment passionné par ce sujet et je trouve important de rendre hommage aux vétérans qui se sont battus pour notre liberté. »

Naissance d'une passion

Pendant son enfance, Jordan Gardie, alors âgé de 7-8 ans, habitant de Saint-Sauveur-Village (Saint-Sauveur-Lendelin), se rend dans un camp de reconstitution avec ses parents. C'est sur ce lieu qu'est née sa passion pour la Seconde Guerre mondiale.

Il décide alors de rendre hommage aux vétérans morts pour la liberté de la France.

Au collège, le début des reconstitutions

En 6^e, Jordan commence sa collection avec toutes sortes d'objets sur la Seconde Guerre mondiale, casques, caisses, armes, uniformes et véhicules, et il a pour seule occupation le Débarquement. Il fait des sor-



→ Jordan (3^e en partant de la droite, rang du milieu), lors du tournage de « Champs de bataille » avec l'association Heavymen's.

ties avec ses camarades sur des lieux où les armées franco-américaines et allemandes ont débarqué. Il réalise également de petits films sur le Débarquement.

Arrivé en 3^e, Jordan participe à un concours avec son établissement scolaire, le collège Tancrede de Hauteville. Cette

année-là, le thème du concours était le 70^e anniversaire du D-Day et la transmission de la mémoire ; ils ont rédigé des articles sur ce thème.

Sa passion se confirme

Arrivé au lycée, sa passion

continue. Avec ses amis, ils collectionnent des véhicules d'époque. Ils sont aujourd'hui âgés de 20 ans.

Ils ont plusieurs véhicules dont quatre Jeep et déjà de nombreux souvenirs à leur actif : une grande marche de Raids jusqu'à Saint-Sébastien-de-Raids, comme l'avaient fait

les soldats de la guerre en 1944, des camps de reconstitution sur des sites historiques, des rencontres avec des vétérans Américains qui les ont beaucoup marqués.

« De beaux projets à venir aussi, au sein de l'association qui va bientôt voir le jour : Heavymen's. Cette association

permettra de financer des camps, de faire venir des chars pour de futurs défilés et pour-quoi pas pour le 76^e D-Day ? »

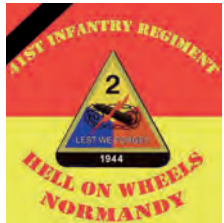
Il a participé à deux émissions télévisées avec ses camarades : sur RMC Découverte dans *Champs de bataille*, un documentaire sur la libération de Cherbourg, et récemment sur France 2, à une reconstitution de l'opération Tigre, un exercice militaire de répétition du Débarquement en Normandie, au large des côtes anglaises, qui a mal tourné six semaines avant le D-Day.

Sa conviction

« Il est important de transmettre la mémoire car il y a de moins en moins de vétérans qui peuvent raconter leur vécu pendant la guerre. C'est essentiel pour moi de rendre hommage aux vétérans qui se sont battus pour notre liberté. »

Evan Bertrand, Lukas Livret, Thomas Jacqueline, Anaïs Guérin, Maëlys Le Floch, Sandy Viley (c. de Hauteville, St-Sauveur)

« Lest We Forget 1944 » fait œuvre de mémoire



→ Le logo de l'association.

CYRIL ET PAULINE Dorange, 29 et 26 ans, habitants à Saint-Denis-le-Gast, membres de « Lest We Forget 1944 », expliquent le but de cette association.

« Le devoir de mémoire », une formule que Cyril et Pauline prennent au sérieux ! L'association « Ne les oublions pas » a été fondée en 2011 par Vincent Faure. Elle a pour but de préserver le devoir de mémoire sur la Seconde Guerre mondiale. « Notre comité accueille plus d'une cinquantaine de participants dans la Manche pour organiser des manifestations culturelles avec comme thématiques la Seconde Guerre mondiale », explique Cyril.

Recherches et reconstitutions

Ils se réunissent aussi pour mettre en scène des reconstitutions de scènes de guerre. Le matériel pour ces reconstitutions est trouvé dans des boutiques spécialisées, des bro-



→ Entre Pauline et Cyril Dorange, Carla, Lilou et Élise.

cantes, et par du troc. « Les tenues de guerre sont la plupart du temps des reproductions », précise Pauline. C'est sa passion pour l'Histoire qui a donné envie à Cyril Dorange de devenir membre. Pauline raconte : « C'est une affaire de famille, car si je fais partie de cette association, c'est parce que mon père en est le fondateur. »

Des exemples de leurs actions

Cyril et Pauline donnent un exemple de ce qu'ils font : « Nous avons installé une plaque commémorative pour la mémoire des sergents Charles Tanner et Frank. J. Arzich de la 2^e Armored Division tués le 30 juillet 1944 à l'Hôtel Saint-Evrement pour notre liberté. »

L'association entretient aussi le souvenir, aujourd'hui, sur le mur de l'ancienne épicerie de Saint-Denis-le-Gast, avec la conservation d'une flèche : elle était un repère pour les Allemands qui venaient de la poche de Roncey en 1944. Cela leur permettait de trouver la direction de Gavray.

L'histoire locale dans l'Histoire

Cyril et Pauline fournissent un autre exemple de leurs actions : retrouver trace de l'histoire locale. Comme cette nuit du 29 au 30 juillet 1944, « le sergent américain Tanner et le canonier américain Arzich étaient postés dans le village de Saint-Denis-le-Gast. Vers deux heures du matin, ils ont été appelés pour aller soutenir l'infanterie qui subissait une

contre-attaque allemande. À 3 h 15, leur char a été touché à deux reprises. Le char a pris feu, ils ont sorti le sergent Tanner qu'ils ont allongé sur le trottoir de l'hôtel Saint-Evrement. » Le canonier Arzich a été porté disparu. Il aurait brûlé dans le char. Grâce à ce soldat si courageux et son sang-froid hors du commun, le sergent Tanner a sauvé le village de Gavray, juste après le village de Saint-Denis-le-Gast.

Ainsi, les recherches menées par cette association permettent de se rappeler de ce qui s'est passé dans les alentours en 1944, et de préserver des traces de la Seconde Guerre mondiale.

Élise Pastey, Lilou Ferron et Carla Tardif (c. Vaudatin, Gavray)

📍 **STE-MÈRE-ÉGLISE.** Musée Airborne

Un 75^e anniversaire bien complet



→ Les élèves ont visité le musée Airborne.

LE MUSÉE AIRBORNE organise des animations pour le 75^e anniversaire du Débarquement en Normandie tout au long du mois de juin.

L'histoire du musée

Le musée se situe à Sainte-Mère-Église. Il a ouvert ses portes pour la première fois le 6 juin 1964 en présence des généraux américains M.B. Ridgway et M.D. Taylor.

Le musée a été créé par le Dr Masselin et M. Triboulet.

Quel est le thème du musée ?

Ce musée propose des expositions permanentes et principalement sur le thème des forces et des troupes aéroportées, particulièrement sur les

82^e et 101^e divisions US.

Qu'organise la direction pour le 75^e anniversaire du Débarquement ?

Le musée Airborne propose un programme sur 10 jours : voici quelques exemples : le camp américain Geronimo, des animations, une exposition temporaire sur Eisenhower faite par les élèves du lycée Millet, un film, une conférence, et d'autres choses encore.

Des personnalités devraient aussi venir.

Lilian, Richard, Aymeric et Maxime c. St-Joseph, Cherbourg

► Pour plus d'informations, rendez-vous sur le site internet du musée www.airborne-museum.org

📍 **CALVADOS.** Les collégiens ont découvert le cimetière américain de Colleville

Les gardiens de la Mémoire

AU-DESSUS DE LA PLAGE d'Omaha Beach, où ont débarqué les soldats des 29^e et 1^{re} divisions américaines, le cimetière s'étend sur 70 hectares. Plus de 9 000 corps y reposent. Toutes ces tombes blanches alignées, c'est une vision très impressionnante.

200 000 orphelins de guerre

Les histoires racontées par Sandrine Paunet, la guide, sont très émouvantes. Celle de Floranne, qui est venue en 2010 se recueillir sur la tombe de son père qu'elle n'a pas connu. C'est une orpheline de guerre. Une lettre écrite par Floranne pour son père, Harry F. Synder, a été lue par une élève. Il s'était enrôlé dans la garde nationale alors qu'il était jeune mécanicien. Appelé au combat, il a débarqué à Omaha Beach. Il est l'un de ces 25 000 soldats américains morts pendant la bataille de Normandie. On es-



→ La guide montre la photo d'un américain entre les tombes de son père Olli W. Reed Jr et de son grand-père Olli W. Reed.

time à 200 000 le nombre d'orphelins de guerre.

Un père et son fils

Le cimetière de Colleville accueille en moyenne une famille américaine par jour. Celles-ci viennent rendre hommage à un

de leurs proches. Le plus jeune soldat enterré a seulement 16 ans. Il n'y a pas de date de naissance sur les tombes, mais uniquement la date de décès, car, précise la guide : « Face à la mort, on est tous égaux ».

Autre histoire terrible, celle de Olli W. Reed et Olli W. Reed Jr.



→ Aya Boutoula lit la lettre écrite par Floranne à son père, Harry F. Snider.

Père et fils ont tous deux servi pendant la Seconde Guerre mondiale et reposent l'un à côté de l'autre. La guide a raconté, avec émotion, que leur mère avait reçu deux télégrammes le même jour, l'un annonçant la mort de son fils, l'autre celle de son époux : « Ils

ont donné leur vie et leur jeunesse pour notre liberté ».

« C'est important »

Un Américain qui était présent ce jour-là, Cameron Wilson, 70 ans, venant de Philadelphie (Pennsylvanie),

explique : « I'm visiting Utah Beach with my wife for tourism, to see the landing beaches (je visite Utah Beach avec ma femme pour le tourisme, pour voir les plages du Débarquement) ». Le « D-Day » pour lui et pour les Américains est très important : « It's important for Americans because many soldiers died for peace (c'est important pour les Américains parce que beaucoup de soldats sont morts pour la paix) ».

Le devoir de mémoire est primordial pour les Américains : « We do remember this war for not to make the same mistakes, for all the dead soldiers. (Nous devons nous rappeler de cette guerre pour ne pas refaire les mêmes erreurs, pour tous les soldats morts) ».

Bleuvenn Audren, Lily Briard, Karl Chauvin, Logan Cosnefroy, Théo Lamache, Baptiste Lemagnen et Kilian Sagnon (c. Le Ferronay, Cherbourg)

📍 **SAINTE-CÉCILE.** Alexis fleurit la tombe de ce jeune soldat américain tous les ans

Eugene, mort pour la France en 1944

AVANT LA GUERRE, Eugene Roysdon habite le Kentucky aux États-Unis et est fermier. À 19 ans, il intègre la 83^e division d'infanterie américaine, après d'être enrôlé dans l'armée le 19 mars 1943.

Le 18 juin 1944, il débarque en Normandie et meurt au combat le 27 juillet 1944 à 20 ans, à Remilly-sur-Lozon. Il est enterré au cimetière militaire de Colleville-sur-Mer.

Honorer la mémoire des soldats

Alexis Colin, résidant à Sainte-Cécile en Normandie, fleurit chaque année la tombe d'Eugene Roysdon depuis 4 ans. Il est entré en contact avec le neveu d'Eugene Roysdon.

Pourquoi avoir choisi d'être parrain d'une tombe d'un

soldat ?

Je suis féru d'histoire et passionné par la Seconde Guerre mondiale. Étant normands, nous sommes évidemment concernés par cet événement historique que fut la bataille de Normandie. Il me semblait légitime d'honorer la mémoire des soldats venus nous libérer du joug nazi.

Une tradition qui se transmet

Pourquoi avoir choisi de fleurir la tombe d'Eugene Roysdon, et pas une autre ?

Avec mon épouse, nous avons visionné la série télévisée *Band of Brothers* qui relate l'histoire d'une compagnie de la 101^e Airborne, dans laquelle s'illustrait un valeureux soldat prénommé Eugene. Nous ai-

mions ce personnage, par conséquent, nous avons décidé d'appeler notre premier enfant Eugène ou Eugénie. Puis nous avons fait la démarche d'adhérer à l'association Fleurs de la Mémoire (www.lesfleursdelamemoire.com). L'Association nous a attribué la tombe du soldat Eugene Roysdon en 2015. À mon grand bonheur, mes enfants perpétuent cette tradition. Ils sont d'ailleurs allés fleurir la tombe d'Eugene lors d'une sortie scolaire au mémorial de Caen.

Comment êtes-vous entré en contact avec la famille d'Eugene Roysdon ?

C'est le neveu d'Eugene Roysdon, Joe Roysdon, qui habite dans le Kentucky, qui nous a contactés en 2015. Il connaissait l'association Les Fleurs de la Mémoire, et avait



→ Eugene Roysdon avant d'être décoré de la « Purple Heart » et de la « World War II Victory Medal » (médailles militaires américaines) en 1943.

joint un des membres en Belgique. Ce dernier, voyant que la tombe nous était attribuée, a transmis à Joe Roysdon nos coordonnées, et il nous a écrit par mail.

Le Brittany Cemetery de Saint-James

Fleurissez-vous d'autres tombes ?

Oui, nous fleurissons la tombe de trois autres soldats américains : une à Colleville, comme Eugene, et deux au « Brittany Cemetery » de Saint-James. Nous assumons notre rôle chaque année, et fleurissons la tombe de ces quatre soldats. Malheureusement, nous n'avons pas pu entrer en contact avec leur famille.

Anatole Colin, Matis Dubourg, Cyprien Trochu (c. St-Joseph, Villedieu)

📍 **CHERBOURG.** Sur les vestiges...

Les blockhaus, œuvres de street art ?

JEUDI 29 MARS, à Cherbourg-en-Cotentin, nous avons interrogé vingt personnes sur les graffitis qui sont faits sur certains blockhaus : dix personnes âgées sur le marché de Cherbourg et dix jeunes collégiens de Charcot.

Êtes-vous intéressé par le 75^e anniversaire du débarquement ?

Oui pour 90 % des personnes interrogées.

Pour vous, à quoi servaient les blockhaus ?

80 % pensent qu'ils étaient destinés à protéger.

20 % pensent qu'ils servaient à attaquer ou à se réfugier.

Connaissez-vous les blockhaus tagués par l'artiste Baby. K ?

80 % connaissent les œuvres de Baby K., notamment grâce

à la presse.

Trouvez-vous cela joli et/ou utile ?

50 % trouvent cela joli.

45 % trouvent ça utile.

4 personnes ne se sont pas exprimées sur ce sujet.

Est-ce que vous pensez que c'est une marque d'irrespect d'avoir tagué sur ces bâtiments historiques ?

55 % pensent que ce n'est pas une marque d'irrespect.

3 personnes ne savent pas quoi en penser.

Pour vous, que devrait-on faire de ces blockhaus ?

90 % pensent qu'il faudrait laisser ces blockhaus intacts.

Ethan B., Émilien B. Enzo A., Timothée L. (c. Bucaille-Charcot, Cherbourg)



→ Classe de 3^e en 2018 autour de la tombe d'Eugene Roysdon.

La Presse de la Manche - Mardi 21 mai 2019



→ Blockhaus tagué par Baby. K sur la plage de Querqueville.

📍 **CHERBOURG.** Cyrille Forafo mène des recherches sur la libération

Les astuces alliées pour libérer le Roule

GUIDE DES GALERIES du Roule et président de l'association EXPSEN, Cyrille Forafo transmet la mémoire de la prise stratégique du fort du Roule, à Cherbourg.

19 juin 1940. Les Allemands occupent Cherbourg jusqu'au jour où les Alliés les délogent, entre le 22 et le 29 juin 1944. Pendant ces quatre années, les assaillants ont fortifié la ville : son port, sa digue et le fort du Roule.

Des canons dans la montagne

La montagne du Roule, qui domine la baie de Cherbourg de ses 117 mètres de haut, a été percée de 750 mètres de galeries. Et quatre canons de 105 millimètres enchâssés dans la roche couvrent la rade. « La particularité des canons de la batterie du Roule, précise Cyrille Forafo, c'est qu'ils sont à l'intérieur de la montagne, donc beaucoup plus difficiles à atteindre que tous les dispositifs du littoral. » Cyrille Forafo se passionne depuis des années pour cet épisode : la libération de Cherbourg à l'été 1944. Afin de comprendre d'où les Alliés ont attaqué le fort du Roule, il a eu l'idée de placer un laser dans des impacts d'obus situés sur sa batterie. « L'idée de faire cette reconstitution m'est venue parce que pour l'attaque

des bunkers, j'avais quatre versions : les chars, les avions, les bateaux et les canons antichars. »

Le diamètre des impacts

Il a mesuré les diamètres des impacts situés sur les bunkers : « J'ai pu prouver que c'était des munitions de 50 millimètres ». Grâce à cette première expérience, il a pu éliminer de sa liste les chars et les avions. Pour écarter la piste des bateaux, il a reçu l'aide d'un spécialiste américain, Edmund W. Libby.

Dernière piste, les canons antichars : situés au sol, de diamètre 50 mm, ils remplissent tous les critères. Mais ce sont « des canons antichars allemands qui ont été utilisés par les fantassins alliés » : les Américains employaient du 57 millimètres.

Une stratégie bien calculée

Après avoir placé son laser dans différents impacts, il a pu déterminer la position de ces « canons antichars mobiles » : à 700 ou 800 mètres sous la batterie du Roule ». L'idée des Alliés est astucieuse : « Les canons de 105 mm de la batterie du Roule, eux, ne peuvent pas tirer à moins d'un kilomètre.



➔ Lors de visites guidées sur la batterie du Roule, Cyrille Forafo partage ce qu'il sait de la libération de Cherbourg.

Les Allemands ne pouvaient donc pas baisser leurs pièces d'artillerie pour tirer sur les fantassins », explique-t-il. Il devenait alors impossible pour l'occupant de continuer à se défendre depuis la batterie du

Roule.

Hugo Angot, Siméon Civilise, Mattéo Coulm, Djayson Gay, Yanis Lemoine, Clément Lievore, Kylian Serbini (c. Le Ferronay, Cherbourg)

Cherbourg : un objectif crucial

Le 18 juin 1944, trois divisions américaines, près de 40 000 hommes, s'avancent vers Cherbourg, l'un des objectifs prioritaires du Débarquement. Les Alliés veulent absolument reprendre la ville, qui dispose d'une situation stratégique. C'est l'un des plus grands ports en eau profonde protégé par une digue. Parfait pour le ravitaillement ! C'est de Cherbourg que vont arriver, dès juillet 1944, les munitions, les vivres, les renforts, le carburant, les armes nécessaires aux soldats. Selon Cyrille Forafo, « l'enjeu stratégique majeur de la plus grande rade artificielle du monde, c'est de ravitailler le front des Alliés. »

📍 **SAINTE-MÈRE-ÉGLISE.**

Le négoce de la mémoire

« **NOUS SOMMES TOUS OBLIGÉS** pour rendre la réalité supportable d'entretenir en nous quelques petites folies. » Le petit Para est-il notre madeleine de Proust à tous ? Cette madeleine qui nous permet de faire un saut dans le temps, de se remémorer un événement particulier ? À Sainte-Mère-Église, beaucoup de commerces vivent de la vente de la mémoire.



Le SME ou le « petit para »

Bérénice Pitel, responsable de la partie restauration de la Biscuiterie de Sainte-Mère-Église, explique quel rôle ils jouent dans la transmission de la mémoire : « Nous avons plusieurs gâteaux en lien avec le Débarquement. Le « SME » un sablé nature ou enrobé de chocolat, et le « petit para », petit financier en forme de parachute, clin d'œil au parachutiste John Steele. Ces gâteaux représentent beaucoup de notre chiffre d'affaires, surtout lors des grands anniversaires. 40 % sont des produits locaux. Les touristes représentent 70 % de notre clientèle. Nous créons aussi des tasses, des bouteilles et des boîtes à l'image du Débarquement. »

➔ Bérénice Pitel avec les produits phares de la Biscuiterie.

Beaucoup d'autres commerces utilisent ces événements à Sainte-Mère-Église pour faire des produits ou des décorations à thème, tel que le Snack C-47 Café Glacier, la Crêperie Cauquigny, le Café Bar Au Domino ou le Bistrot 44, ainsi que les nombreux magasins de souvenirs.

« Le marketing ne remplacera jamais le côté historique, mais nous nous sentons quand même un peu comme des transmetteurs de la mémoire », conclut Bérénice Pitel.

Antoine Morin et Jolan Lamora (c. St-Exupéry, Ste-Mère)

📍 **ARROMANCHES.** L'un des sites incontournables à visiter

Des travaux pour l'extension au musée

ENTRETIEN Isabelle Marie

Directrice des publics du musée

FONDÉ EN 1954, le musée d'Arromanches prévoit de s'agrandir en réalisant une extension qui permettra de moderniser le musée et d'exposer de nombreux objets actuellement encore en réserve, par manque de place.

Combien de temps dureront les travaux ?

Le début des travaux est prévu en novembre 2020, je n'ai pas la date de fin. L'extension représentera environ 2 000 m², alors qu'actuellement, la superficie du musée est de 900 m².

Quand l'inauguration est-elle prévue ?

L'inauguration de la nouvelle partie aura lieu un 6 juin forcément, mais on ne sait pas de quelle année.

Cela va-t-il changer l'organisation du musée ?

Le musée continuera de proposer aux visiteurs des visites

guidées aussi bien aux individuels qu'aux groupes. En revanche, le déroulement des visites sera modifié, car il y aura deux parcours : un pour les individuels, et un autre pour les groupes. C'est un grand projet, qui aboutira dans quelques années à un musée encore plus grand pour plus de visiteurs encore !

Transmettre la mémoire

Quelle est la provenance des objets que vous exposez ?

Les objets que l'on trouve dans ce musée ont été majoritairement offerts par des vétérans de la Seconde Guerre mondiale ou alors nous enrichissons par des achats.

Depuis combien de temps le musée existe-t-il ?

Cela fait 65 ans que le musée a maintenant été construit. Il transmet la mémoire du Débarquement et des ports artificiels installés au large d'Arromanches. On peut en trouver encore les vestiges en face du musée, sur la plage.



➔ Le musée d'Arromanches.

Mais qu'est-ce qu'un port artificiel ?

Un port artificiel est constitué de trois parties principales : des digues artificielles qui protègent pour créer un plan d'eau abrité, des quais de déchargement et des voies flottantes reliant les quais à la côte. C'est sur ces voies que le passage des chars se faisait. Un port artificiel peut ainsi décharger quotidiennement 5 000 tonnes de marchandises et 1 400 véhi-

cules.

Mais à quoi ça sert ?

En 1944, construire un port artificiel était une idée des plus étonnantes de l'histoire militaire. Il servait à ravitailler les Américains ; ils étaient énormément de soldats à en avoir besoin. Alors le nombre de chars qu'il pouvait y avoir, c'est même inimaginable ! C'était une vraie fourmilière !

Elisa et Lisa (c. Follain, Canisy)

Le Débarquement, qu'est-ce que ça vous évoque ?

LE DÉBARQUEMENT dans la tête des grands et des petits, mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Nous leur avons montré quelques photos pour savoir ce que cela leur évoquait.

Amour

« J'y étais, j'étais sous les bombes, c'était la libération de la France contre les nazis. Heureusement que les Américains sont venus, la dame à côté de moi était américaine. Depuis ce temps-là... je vis avec elle. »

➔ Robert, 90 ans

C'est notre histoire

« C'est important car nos ancêtres se sont battus pour nous défendre et nous libérer. Les Alliés ont aidé la France. C'est notre histoire à nous qui vivons à côté des plages du Débarquement. »

➔ Martin, 21 ans

Paix

« Ce sont des bateaux qui débarquent en Normandie, qui font la guerre pour la paix. Les Alliés français, les Américains, les Canadiens, les Anglais. »

➔ Gabriel, 11 ans

Liberté

« C'est intense quand même pour nous le Débarquement, ça évoque beaucoup de choses dont la liberté. Après, pour vous les jeunes, il y a peut-être autre chose derrière, vous, les jeunes, vous ne le vivez pas de la même façon que nous. »

➔ Anne-Marie et Bertrand, 62 ans

Se souvenir pour comprendre le présent

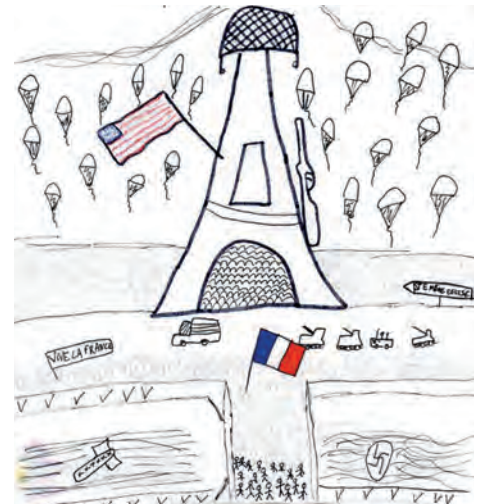
« Tout ce qui concerne l'histoire permet de construire l'avenir. Il faut se souvenir pour comprendre le présent. Le Débarquement fait partie des grands événements de l'histoire. C'est important de savoir pourquoi ils ont débarqué, pourquoi ils ont libéré la France, qu'est-ce qu'il s'est passé. Et si on ne sait pas ça, l'avenir pourrait être dans les mains de n'importe qui, alors qu'il ne faut pas confier l'avenir à des gens comme ça. »

➔ Yves, 59 ans

Lola Pointcheval, Lisa Masset, Lise Quinette, Léane Rault (c. Le Dinandier, Villedieu)



→ PRIX DE LA MEILLEURE ILLUSTRATION, Collège Raymond-Queneau, Tessy-Bocage



→ Collège Notre-Dame, Carentan



→ Dessin de Claire Gautier, 4^e 1, collège Roland-Vaudatin, Gavray



→ Collège Le Dinandier, Villedieu-les-Poêles



→ The Spit Fire. - Collège Saint-Joseph, Villedieu-les-Poêles



→ 6 juin 1944. - Collège Saint-Joseph, Villedieu-les-Poêles



→ Collège Bucaille-Charcot, Cherbourg



→ Collège Le Moulin de Haut, Percy

La Manche

célèbre 75 ans de paix !



ANNIVERSAIRE
DU **DÉBARQUEMENT**
ET DE LA **LIBÉRATION**
DE LA **FRANCE** ET DE L'**EUROPE**

D'EST EN OUEST ET DU NORD AU SUD DE VOTRE TERRITOIRE,

- ★ **découvrez** des expositions,
- ★ **participez** à des concerts, meetings aériens, parachutages, spectacles, commémorations officielles et hommages aux vétérans,
- ★ **visitez** tous les sites mémoriels de la Manche.

Retrouvez toutes les informations sur
debarquement-manche.fr

